



## Culture

## PERSON

SUITE DE LA PAGE E 1

pour du jazz. On suit? O.k.! Le coup du vent norvégien soufflant sur une roue de bicyclette que l'on accouple au saxophone de Jan Garbarek... on ne s'en est pas remis!

Toujours est-il qu'à Joe Fields on doit une fière chandelle. Maintenant que CBS a fermé sa division jazz, obligeant de facto Wynton Marsalis à pointer au chômage, maintenant que Gitanes Jazz Productions a également été fermée, que le rythme de parutions de Blue Note n'est plus que l'ombre de ce qu'il était, *idem* pour Enja, Birdology, Soul Note, Steeple Chase, Black Saint...

On lui doit une fière chandelle, à Joe Fields, parce qu'il a fait de Houston Person l'artiste phare de son catalogue. Au cours des dix dernières années, il lui a fait enregistrer autant d'albums. Et alors? Lorsqu'on regarde l'ensemble, on constate, réalise, observe qu'on est devant un fait accompli: Houston

Person est le protecteur de la mélodie. L'expression est de lui. Elle mérite précision. Voilà, après avoir écouté son dernier album — *Social Call* sur étiquette High Note —, on a voulu causer avec lui pour éclaircir ce qui avait alors la forme d'une intrigue. Laquelle? Pourquoi s'évertue-t-il à être le gardien du temple où reposent Coleman Hawkins, Ben Webster, Gene Ammons, Lester Young, Stan Getz, Dexter Gordon et John Coltrane? Autrement dit, comment expliquer qu'il soit le seul à défendre les couleurs du jazz classique, donc intemporel?

Joint à son domicile, Person a confié ceci: «Chaque fois que j'enregistre un morceau, je me concentre sur la mélodie. En fait, le processus commence lorsque je pratique le morceau. Je veux protéger la mélodie.» Ce n'est pas une simple question de fidélité, «mais de mise en valeur de chaque note. La plupart du temps, la mélodie se suffit à elle-même. Il n'est pas nécessaire d'en rajouter. J'ai d'ailleurs remarqué que

trop souvent des musiciens noient la mélodie parce qu'ils en font trop. Ils surjouent, alors que dans la plupart des cas vous n'avez rien à ajouter.»

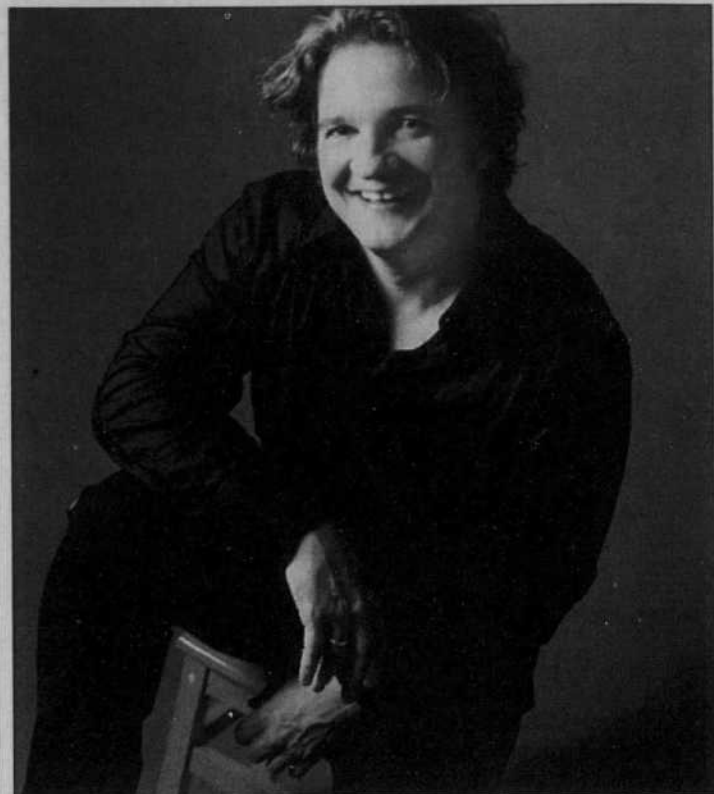
Parce qu'il est le contraire du vantard, parce qu'il est un artisan hors pair, il n'est pas enclin à dire ce qu'il faut dire sur son art. Il fait partie de ce groupe très restreint de musiciens qui font ce qu'on appelle les standards. Le jour au cours duquel Thelonious Monk a écrit *Round About Midnight*, il ne s'est pas levé en se disant: tiens, aujourd'hui je vais composer un standard. Il en va avec Monk comme il en va avec le duo Rodgers et Hart, H. Arlen, S. Cahn, Duke Ellington et d'autres.

Des compositions sont devenues des standards parce que Person, Hawkins, Lester Young, Ben Webster et Coltrane se sont appropriés ces pièces pour mieux les ciseler. Pour mieux réaliser la mise en relief des beautés souvent drapées dans des nappes de violons sirupeux, donc dans l'insigni-

fiance. «Là-dessus, tout ce que je peux dire c'est que Stan Hope [le pianiste], Chip White [le batteur] et moi, nous jouons ensemble depuis une vingtaine d'années. Nous connaissons beaucoup de ballades parce que nous aimons les ballades. Quand nous enregistrons une pièce, c'est que nous avons atteint ce moment où tout ce qui devait être enlevé l'a été à la faveur de nos shows, de nos pratiques. D'ailleurs, nos séances sont brèves. On a complété le dernier album en trois heures seulement.»

De *Social Call*, il faut retenir une chose: Person a transformé *Social Call* de Gigi Gryce, *Juicy Lucy* d'Horace Silver et *Stolen Sweets* de Wild Bill Davis en standards. Auparavant, ces pièces appartenaient à la catégorie hard-bop. Person, le protecteur de la mélodie, vient de les projeter dans l'univers des classiques. C'est énorme. Dans son genre, qui est celui du jazz qui est jazz, Person vient de signer l'album de l'année.

## CHANSON



Daniel Bélanger est le premier à l'avouer, il n'y a pas de *single* attendu dans son nouvel album, *Déflaboxe*.

## Daniel Bélanger sur le ring

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

On attendait le jab de la gauche. Il est bien venu de ce côté. Mais jamais on ne l'attendait aussi fort. *Déflaboxe*, de Daniel Bélanger, oui, oui, le Daniel Bélanger des *Quatre saisons dans le désordre* et de *Rêver mieux*, s'est lâché lousse et assène un solide coup à l'horizon de nos attentes.

On savait depuis quelques lunes que le monsieur préparait un projet qui tenait la chanson à distance. La chanson au sens habituel du terme, on s'entend. Daniel Bélanger est le premier à l'avouer, il n'y a pas de *single* attendu dans ce nouvel album présenté comme «un projet spécial». Cette nouvelle dimension dans l'univers du chansonnier est

faite d'échantillonnages, de paroles davantage parlées que chantées et d'un seul et unique récit, celui d'un boxeur qui se fait planter et dont on partage la gamme des émotions en cours de massacre.

Normalement, on dirait d'un album aussi touffu et relativement exigeant, imprévisible aussi, qu'il est à prendre à petite dose. Mais là, on se fait prendre à vouloir suivre l'histoire, à vouloir connaître son déroulement, à pousser un peu plus loin le récit de ce boxeur presque sans défense que Bélanger raconte avec une force qui, elle, ne nous surprend pas, vu la qualité déjà éprouvée de ses textes. En plus, avec toute la liberté qu'il s'est donnée, hors des sentiers battus de la chanson,

VOIR PAGE E 5: BÉLANGER

## POLANSKI

SUITE DE LA PAGE E 1

stalinisme, Roman Polanski est à la fois un ennemi de la normalité et son plus extraordinaire radiographe. Son génie n'est pas en surface mais en retrait. Ses mises en scène ne sont pas non plus ostentatoires, mais au contraire transparentes, extrêmement précises, évocatrices par voie subliminale des troubles et dérèglements qui affectent ses héros. Cela dit, la schizophrénie chez Polanski n'est pas mise au service du doute et du désespoir, mais à celui du savoir-faire et du plaisir. «Je crois que les auteurs font rarement les choses par accident, mais lorsque c'est bien fait, on en a l'impression», déclarait-il lors de la sortie de *La Neuvième Porte*.

Depuis le début des années 80, Roman Polanski habite Paris, ville où il est d'ailleurs né, en 1933. La première bobine de son existence est moins connue, parfois floue. Di-

sons simplement qu'en 1936, ses parents décident de rentrer en Pologne. Le moment est mal choisi. Sa mère meurt à Auschwitz, mais son père survit à l'Holocauste. Pendant la guerre, le petit Roman est caché chez des paysans catholiques. Dans l'après-guerre, il entre aux Beaux-Arts, fait l'acteur dans quelques productions oubliables pour gagner sa vie, puis est admis en 1954 à l'Institut du cinéma de Lodz, qu'il quittera en 1959, après y avoir réalisé une poignée de courts métrages — parmi lesquels *Deux hommes et une armoire*, qui lui vaut d'être remarqué.

Polanski profite du laxisme relatif de la Pologne d'avant le Mur pour aller tenter sa chance à Paris. Un court métrage plus tard (*Le Gros et le Maigre*, variation vaseuse sur le thème du bourreau et de l'esclave coréalisé avec Jean Rousseau), il revient chez lui où il tourne *Le Couteau dans l'eau*, su-

perbe exercice de style doublé d'un suspense psychologique à trois personnages, dont l'action se situe entièrement sur un volier. Le film jette les bases dramaturgiques de son œuvre (l'unité de lieu, d'action et de temps) et sème un trouble qui ne s'est jamais complètement dissipé depuis.

Candidat à l'Oscar du meilleur film étranger, *Le Couteau dans l'eau* donne par ailleurs à Polanski le ticket dont il avait besoin pour se voir ouvrir les portes des milieux cinématographiques de l'Europe de l'Ouest. Or le cinéaste a peu d'atomes crochus avec la Nouvelle Vague de Godard, avec qui il tourne en 1963 le film à sketches *La Rivière des diamants*. (Il dira: «En général, les cinéastes de la Nouvelle Vague faisaient des choses pires encore que celles contre lesquelles ils luttaient.») Il fait néanmoins sur ce projet la rencontre du scénariste Gérard Brach, qui sera son principal complice pour une dizaine de films (*Quoi, Le Locataire, Frantic, Tess*) répartis sur trois décennies.

Mais son génie n'est pas tant dans les histoires qu'il raconte que dans ses mises en scène, qui nous

font avancer à l'aveugle et basculer dans l'abîme du doute. Pour Pierre Jutra, «le génie de Polanski, c'est qu'il place ses personnages dans le même cadre, souvent de profil, avec parfois un personnage au centre de l'image, reculé et flou. Puis, dans cette contrainte, il les fait bouger, se déplacer, et bouge la caméra, sans jamais avoir recours au classique champs-contrechamps». Pour Jutra, les études de Polanski aux Beaux-Arts ont beaucoup influencé ses compositions, davantage, peut-être, que ses faits d'armes à Lodz.

Par son triomphe, *Le Pianiste* a intégré les quatre opus précédents, jugés jusqu'ici négligeables, dans une somme qu'on appelle son œuvre. (Il dira: «Une œuvre qui vient de retrouver sa cohérence, sa noblesse, son intégrité. Pendant quarante ans, Polanski a créé dans l'espoir que le prochain film devienne la pièce maîtresse de son œuvre. *Le Pianiste* serait cette pièce. A l'heure où il se prépare à adapter *L'Œuvre* de Dickens, en paroles, il nous rassure: «Je me contente de faire des films qui m'intéressent en tant que spectateur. Je suis devenu mon propre fournisseur, en quelque sorte.»

Du 28 octobre  
au 22 novembre 2003

SUPPLÉMENTAIRES  
le 22 novembre à 20h  
COMPLÈT MERCI!  
DE RETOUR  
du 7 au 18 septembre 2004  
Billets disponibles maintenant:  
Offrez-les pour Noël!

mille  
feuilles

de Pierre-Michel Tremblay  
Mise en scène de  
Martin Faucher  
assisté de Nadia Bélanger

Avec Christian Bégin  
Marie Charlebois  
Patrice Coquereau  
Pier Paquette  
Isabelle Vincent

Les concepteurs  
Jonas Veroff Bouchard  
Marc Sénécal  
Etienne Boucher  
Stéphan Boucher  
Suzanne Trépanier

«Vous aimez le théâtre ? même si vous ne l'aimez pas, courez voir Mille feuilles.» VOIR

«Si vous avez une pièce à voir, allez voir Mille feuilles. C'est extraordinaire. On rit du début à la fin.» Y'ÊTRE TROP DE BONNE HEURE CROI

«Une rare maestria. On s'incline devant tant d'humour et d'intelligence réunis.» DÉSAUTELS, SRC

«Une comédie débridée. D'excellents numéros d'acteurs.» AUJOURD'HUI, SRC

«C'est excellent, on s'esclaffe. Déplacez-vous ça vaut la peine.» SALUT BONJOUR WEEK-END, TVA

«Tchekhov est là, sous l'acide. C'est drôle à hurler.» LA PRESSE

«Mille feuilles trappe dans le mille. Drôle et grinçant.» LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«Rire avec esprit. Une pléthore de personnages, tous plus farfelus les uns que les autres. Les pointes enrobées d'humour atteignent leur cible. Amusant et intelligent.» LE DEVOIR

Une coproduction  
Eternels  
et  
PIGISTES

Théâtre d'Aujourd'hui  
le théâtre de la création québécoise  
3900, rue Saint-Denis, Mtl  
(514) 282-3900  
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

EN COLLABORATION AVEC  
Hydro  
Québec

Le Théâtre de La Manufacture présente

# CHEECH

(Les HOMMES du CHRYSLER sont en VILLE)

Le talent et l'authenticité des six comédiens (...) font qu'à la sortie de *La Licorne*, l'impression d'avoir fait une vraie rencontre est innée. Josée Chabouze, Montréal Express - SRC

C'est une merveille de construction. Les interprètes prolongent la toile d'autour et du metteur en scène de façon redoutable. Anne-Marie Cloutier, La Presse

Très original, rythmé (...) une mise en scène étonnante, un tour de force. Alexandra Diaz, Montréal ce soir - SRC

(...) savoureuse comédie noire (...) drôle et punchée (...) un habile puzzle narratif servi par six excellents interprètes. Marie Labrecque, Voir

À LA LICORNE  
Jusqu'au 6 décembre  
Encore quelques places  
Du 25 mai au 12 juin 2004  
(complet - 8 et 11 juin)

EN TOURNÉE  
www.theatrelalcorne.com

Jusqu'au 6 décembre 03  
25 mai au 12 juin 04

5555, PAVILLON MONTRÉAL - QC  
www.theatrelalcorne.com  
514 523-2246

RÉSEAU ADMISSION  
514 790-1245 ou  
1 800 361-4595

LA LICORNE

Du 4 au 29 novembre Juevis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

# Edmond Dantes

d'Alexandre Dumas père

1<sup>re</sup> partie du Comte de Monte-Cristo

«Captivante, envoiante...»  
Anne-Marie Cloutier, La Presse

«Un autre Dumas réussi.»  
Sophie Poudrier, Le Devoir

Le fabuleux destin d'un homme trahi

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER  
Quarante ans

Adaptation: Elizabeth Bourget  
Mise en scène: Robert Bellefeuille

Avec François-Xavier Dufour, Bénédicte Décary, Gary Boudreau, Normand Bissonnette, Geoffrey Gaquere, Vincent-Guillaume Otis, Olivier Aubin, Simon Rousseau, Justin Laramée, Erwin Weche, Frédéric Bélanger, Jean-Robert Bourdage, Sasha Dominique

CONSEILLERS: Emanuelle Kironac-Sanche, Patricia Ruel, Sarah Balleux, Nicolas Descôteaux, Jasmine Caludal, Suzanne Trépanier, Anik Gendreau, Louise Beaudoin, Yannick Bequet

Billetterie  
(514) 253-8974

Admission  
514 790-1245  
1 800 361-4595  
admission.com

455, rue Sainte-Catherine Est, 2<sup>e</sup> étage, Pavillon ou Vieux autobus 34, 2<sup>e</sup> étage, Pi. D., autobus 139 Sud

PLUS QU'UN RÉSEAU!

# TICKETPRO

www.ticketpro.ca  
(514) 908-9090

SPECTRUM  
METROPOLIS  
THÉÂTRE OLYMPIA  
THÉÂTRE OUTREMONT  
CLUB SODA  
CABARET DU PLATEAU  
MEDLEY

FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL  
FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL  
FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

DEUX PAS  
VERS LES ÉTOILES...

Le Festival Les Coups de Théâtre félicite Jean-Rock Gaudreault, lauréat du Prix du Gouverneur général - catégorie meilleur texte théâtre - pour sa pièce jeune public *Deux pas vers les étoiles*, créée lors de l'édition 2002 du Festival Les Coups de Théâtre.

Une création de la compagnie Mathieu, François et les autres, en coproduction avec le Théâtre les gens d'en bas et les Coups de Théâtre.

DES COUPS DE THÉÂTRE  
QUI SE DÉPLOIENT...

ASSITEJ International a confié au Festival Les Coups de Théâtre l'organisation de son 15<sup>e</sup> Congrès et festival mondial. Cette célébration des arts pour la jeunesse, qui a lieu tous les trois ans, rassemble des milliers de participants en provenance de 76 pays répartis sur les cinq continents. Un rendez-vous qui a pour nom Montréal 2005: Festival mondial des arts pour la jeunesse.

## Culture

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

## Une vraie histoire à dormir debout

L'Illusion, Théâtre de marionnettes vous convie dans son petit théâtre de poche

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Il y a déjà 25 ans que L'Illusion, Théâtre de marionnettes est inscrit dans le paysage du théâtre jeunes publics québécois. Depuis sa fondation, la compagnie a fait circuler abondamment une bonne vingtaine de productions, la plupart d'entre elles mises en scène par Claire Voisard et mettant en vedette ce merveilleux comédien-animateur qu'est Petr Baran — on ne peut pas oublier son savoureux accent quand on l'a vu dans *Contes merveilleux* ou, plus récemment, dans *La Ballade du plombier*.

Sauf que Petr Baran n'est plus là: il y a un an, il retournait au pays de ses ancêtres, quelque part en Tchéquie ou en Slovaquie. Mais Claire Voisard continue toujours, elle, à investir dans L'Illusion. Elle a formé une nouvelle équipe, trouvé de nouveaux comédiens et, dès mardi, elle nous convie dans son petit théâtre de poche de la rue De Bienville à voir *Histoire à dormir debout*, une création délicate racontant l'aventure d'un inventeur réinventé par sa propre invention...

## Au cœur du quartier

La petite salle de L'Illusion est un écrin. Angle Saint-Hubert et De Bienville, elle est située au cœur d'un Plateau Mont-Royal où les enfants jouent encore dans les ruelles. C'est tout juste si elle peut accueillir une cinquantaine de marmots — ou une trentaine d'adultes de taille (pas plus que) normale.

«C'est un ancien garage, explique Claire Voisard en nous faisant visiter les lieux. Nous l'aménageons depuis une dizaine d'années déjà et c'est d'abord un lieu de travail où nous élaborons nos spectacles. Mais c'est aussi une salle qui accueille les enfants du quartier depuis que nous avons tissé des complicités avec les écoles environnantes. C'est ici, par exemple, que nous avons développé et présenté d'abord *La Ballade du plombier* avant que le spectacle prenne la route.» L'été, le local de L'Illusion se transforme même en camp de jour; il y a à peine quelques mois, on y a travaillé sur *Les Oiseaux* d'Aristophane en chargeant les enfants de la conception



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Le spectacle *Histoire à dormir debout* s'est constamment reconstruit à partir de ce que lui ont apporté tous ceux qui y participent», dit Claire Voisard.

des marionnettes. Et lorsque vient le temps de présenter un nouveau spectacle aux diffuseurs, c'est ici que ça se passe.

Mais aujourd'hui, à moins d'une semaine de la première d'*Histoire à dormir debout*, la petite salle renferme une machine fantastique: une *serinette*, une sorte de petit orgue de Barbarie dont se servaient les «dames de qualité» du XVIII<sup>e</sup> siècle pour apprendre à chanter aux serins — on trouvait aussi des *perroquettes* et des *merlines*. Avec la comédienne Mélanie Charest, Claire Voisard s'affaire encore à vérifier le fonctionnement de tout cela en mettant en place les derniers morceaux d'illusion...

## Le chaos créateur

«C'est Pierre Potvin qui a construit la machine, explique Claire Voisard. Et lorsqu'il nous l'a proposée, nous n'avons pas pu résister; nous avons repris le spectacle qui était presque prêt en mettant de côté la bande sonore pour lui faire

même est devenue une quête: celle d'un inventeur et de la machine humaine qu'il construit.

Claire Voisard a en main une maquette et, bientôt, elle se sent prête à travailler en atelier à partir d'un mince canevas avec la comédienne Mélanie Charest. À un moment, la serinette et sa prétentieuse histoire font surface. Et lorsque, inopinément comme le font les ordinateurs, le comédien-musicien Pierre Potvin propose à L'Illusion un modèle de serinette à traction pneumatique qu'il a lui-même construit... on reprend tout. On s'ajuste: «Le spectacle s'est constamment reconstruit à partir de ce que lui ont apporté tous ceux qui y participent», dit Claire Voisard. Et des mois plus tard, ça y est. On a placé l'histoire, la scénographie, on a construit les costumes, le décor, les éclairages, le maquillage, la partition musicale... et on ouvre la porte pour laisser entrer les enfants!

«Ce spectacle est vraiment une *histoire à dormir debout*, raconte encore Claire Voisard en éclatant de rire. Il s'est bâti de peut-être en peut-être. De la conception jusqu'à l'entrée des premiers spectateurs, nous l'avons vraiment créé dans le chaos... ce qui colle tout à fait avec ce que nous racontons aux enfants. Qu'en conjuguant vérité et liberté on arrive toujours à s'en sortir même quand ça va mal...»

Et là-dessus, on s'arrête. Parce qu'il n'est surtout pas question qu'on vous raconte ici dans le détail l'histoire de cet inventeur réinventé par son invention. Pour ça, il vous suffira de trouver une petite nièce ou un petit neveu si vous n'avez pas d'enfant et de vous rendre, au cœur du Plateau, dans le merveilleux petit théâtre de la rue De Bienville...

HISTOIRE  
À DORMIR DEBOUT

Un spectacle de Petr Baran, Maya Petrova et Claire Voisard mis en scène par Claire Voisard. Une présentation de L'Illusion, Théâtre de marionnettes, pour les enfants de 4 ans et plus. Du 25 novembre au 14 décembre au Studio-théâtre de L'Illusion, 783 rue De Bienville.

## Terriblement efficace

## ROMANCES ET KARAOKÉ

Texte de Francis Monty mis en scène par Benoît Vermeulen. Avec Patrice Bélanger, Marie-Eve Bernard, Sandrine Bisson, Mathieu Gosselin et Monique Gosselin. Scénographie et costumes: Raymond Marius Boucher. Une production du Théâtre Le Clou présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 23 novembre. Durée: environ 70 minutes. Public visé: les adolescents de 13 à 17 ans.

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Même si ça remonte au milieu du siècle dernier, je me souviens d'avoir été adolescent. Vous me direz que vous vous en... doutez, mais que voulez-vous, les productions du Théâtre Le Clou me font souvent l'effet d'un voyage dans le temps. Ce n'est pas que je retournerais butiner de ce côté, non merci j'ai déjà donné. Mais quelque part, je reconnais ces hésitations, ces bravades, ce malaise permanent et ces morceaux trop longs ou trop courts qu'on ne sait jamais où mettre... Cette longue introduction ne vise en fait qu'à souligner à quel point *Romances et karaoké* est

une production qui s'adresse spécifiquement aux ados; les rares adultes que j'ai rencontrés à la Maison Théâtre l'autre après-midi semblaient tous avoir eu d'énormes difficultés à embarquer dans le spectacle.

C'est que *Romances et karaoké* est d'abord une production efficace avant d'être un «beau» spectacle — je doute d'ailleurs que l'équipe du Clou ait jamais cherché à «faire beau». Par son rythme, son texte, ses références et ses couleurs constamment agressantes, on y sent l'adolescence à plein nez. Comme si quelque chose de «pas mûr» flottait au-dessus de la scène. Ou plutôt comme si le metteur en scène Benoît Vermeulen avait voulu transcrire le malaise de l'adolescence dans la texture même du spectacle... Les co-

médiens sont criards, parfois même insupportables, leurs tics de langage comme leurs comportements stéréotypés frôlent à tout moment la caricature et les personnages qu'ils incarnent sont d'un vide sidéral.

C'est précisément ce qui fait d'abord surface lorsqu'on essaie de «jouer un rôle». De se conformer à — ou de se révolter contre, ce qui revient souvent au même — l'image que l'on pense devoir projeter. En empruntant la plupart du temps la voix et les allures des autres: comme si la vie était une séance de karaoké! En ce sens, il faut paradoxalement constater que le spectacle arrive à ses fins puisque c'est exactement le message qu'il essaie de faire passer.

Car tout n'est qu'apparence ici, faux-semblant. Tanguay «joue» au bum, Julie, à la fille déniaisée, et Joanne et Erik se cherchent tout autant — lui dans les livres, elle en évoquant la Vierge Marie — mais en ayant la maladresse ou plutôt l'honnêteté de le reconnaître. Tous ces jeunes jouent à ne pas être ce qu'ils sont, c'est-à-dire des êtres en manque de contacts véritables, et prétendent pouvoir se passer de tout le monde. Ils n'y réussissent évidemment pas. Et tous n'arrivent finalement qu'à

Tous  
ces jeunes  
jouent à ne  
pas être ce  
qu'ils sont

crier leur désarroi. Quant à la mère de Julie, qui est censée être le personnage le plus «plein» — le moins vide ou le plus solide, au choix —, c'est elle qui livrera l'essentiel du message entre deux chansons québécoises: soyez d'abord vous-mêmes plutôt que de vous préoccuper du look que vous avez.

Tout cela est rendu à vif, pourrait-on dire, très «premier niveau», autant par la mise en scène que par le jeu des comédiens: c'est un choix qu'il faut respecter. Même si cela fait de *Romances et karaoké* le spectacle le plus ciblé jamais présenté par Le Clou. Car cette approche à la grand mérite d'être terriblement efficace s'il faut en croire les commentaires et les discussions passionnées entendus à la sortie du spectacle...

SUPPLÉMENTAIRE  
le 4 décembre à 13H30LA BOUTIQUE  
AU COIN  
DE LA RUE

DE MIKLOS LASZLO TRADUIT ET ADAPTÉ E. FALLOT ET J. J. ZILBERMANN D'APRÈS LE FILM  
D'ERNST LUBITSCH MIS EN SCÈNE PIERRE-OLIVIER SCOTTO ET MARTINE FELDMANN

AVEC JEAN-LOUIS ROUX, MYRIAM POIRIER, LOUIS-OLIVIER MAUFFETTE,  
JEAN-BERNARD HÉBERT, RÉJEAN VALLÉE, SYLVAIN DUBOIS, DAVID FONTAINE,  
MARJORIE VAILLANCOURT, SYLVIO ARCHAMBAULT ET ODETTE LAMPRON



« dix comédiens... remarquablement dirigés, un plateau tournant et...  
ce charme indéfinissable du souvenir retrouvé » Jean Beaunoyer - La Presse  
« ...guérir les montréalais du blues de novembre... » Ève Dumas - La Presse  
« la magie du théâtre devient alors contagieuse » David Cantin - Le Devoir  
« Fraîcheur et simplicité du conte pour tous » Jean St-Hilaire - Le Soleil  
« Nous en met plein la vue. Et plein les tripes par l'émotion qui se dégage... » P.O. Nadeau - Le Journal de Québec

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



ABONNEMENT DÉCOUVERTES

(514) 844-1793  
www.rideauvert.qc.ca

CEAD

Centre des auteurs dramatiques

Un cœur  
en dominode Matthew Edison  
Production de Manon Beaudoin

À travers trois personnages, un cœur voyage.  
Littéralement. Un cœur en domino, texte tour à tour  
cynique et touchant, en trace le parcours.

Mise en lecture de Louise Laprade

Avec Pierre Collin, David Savard et Sonia Vigneault

Lecture publique  
Lundi 24 novembre 2003 à 20h à La Licorne  
(4566, rue Papineau)

Entrée libre

Réservations obligatoires : (514) 288-3384, poste 221

Une présentation du CEAD  
en collaboration avec Playwrights' Workshop Montreal

Le CEAD remercie de leur soutien le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts de Montréal, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec.

ESPACE GO

présente

en reprise  
à la demande  
générale

avec la collaboration de  
BANQUE LAURENTIENNE

EXTRAITS DE CRITIQUES - MAI 2002

«... un spectacle d'exception, fondé sur l'intelligence et la finesse, un événement qui ne se mériterait pas d'être oublié...»  
Le Devoir, Montréal

«... un spectacle haut en couleur, un feu roulant d'intelligence et de drôlerie...»  
ICI, Montréal

«... une des plus belles réussites de cette saison théâtrale...»  
intrigant, fascinant et très complet...  
VOIR, Montréal

**GABARET des MOTS**

du 11 novembre  
au 6 décembre 2003

Mise en scène, montage des textes et environnement visuel de  
**PAUL BUISSONNEAU**

D'après l'œuvre de JEAN TARDIEU

Idee originale et dramaturgie de DANIELE PANNETON

AVEC CARL BECHARD, PIERRE CHAGNON, VIOLETTE CHAUVEAU, ELISABETH CHOUVALDIZ, DANIELE PANNETON, CLAUDE PÉRENT ET FRANÇOIS SASSVILLE

THÉÂTRE ESPACE GO  
5000, boulevard Saint-Louis  
Montréal  
www.espacego.com

BILLETTERIE  
(514) 845-4890  
RESEAU ADMISSION  
(514) 790-1245

air transat

Aimez-vous les uns les autres  
ou bien disparaissez...

LE NOUVEL ALBUM DE JULIETTE GRÉCO



Culture

DISQUES

# Let It lubie

SYLVAIN CORMIER

Trente-trois ans après la sortie de l'ultime album des Beatles paraît *Let It Be... Naked*, ou *Let It Be «tel qu'il aurait dû être»*, à en croire la méga-campagne de mise en marché orchestrée par la compagnie de disques Apple et la multinationale EMI. Grosse victoire pour Paul McCartney, le plus influent des deux Beatles survivants, désormais libre de récrire l'histoire de son seul point de vue. L'histoire d'un détournement.

Ah! *Let It Be*. Éternel sujet de débat chez les «beatlemaniques dépressifs du monde entier», comme disait Gotlib. Trente-trois ans qu'on se crêpe le chignon entre exégètes plus ou moins patentés, à savoir si le disque paru en mai 1970, tel que décanté par le producteur-réalisateur Phil Spector à partir d'un gros tas de bandes laissées en plan par des Beatles trop occupés à divorcer, vaut ou non trippette. Et voilà que ce mécréant de Paul McCartney déverse un pétrolier d'huile sur les vieilles braises. Lui le grand trahi de l'histoire officielle, lui qui se plaint à qui veut l'entendre depuis 1970 que l'excessif Phil a beurré ses chansons d'orchestrations dans son dos, voilà qu'il obtient enfin ce qu'il a toujours réclamé: une version de l'album *Let It Be* à son goût. Ouste Spector, bonjour *Let It Be... Naked*.

Bonjour l'arnaque, oui. *Naked* mon œil, oui. Un ravalement de façade à l'ère numérique, oui. Un rafistolage de plus, voilà ce que c'est vraiment. Car il faut rappeler ce que fut le projet *Get Back*, rebaptisé *Let It Be*: un beau gâchis. Il y aurait de quoi écrire des livres. D'ailleurs, on l'a fait. Résumons.

En janvier 1969, ça ne va pas fort chez les Beatles. Les garçons dans le vent se sont asticotés des mois durant pendant les sessions de l'album blanc, tellement que l'impossible est évoqué: la séparation. Paul l'optimiste a une idée de génie (c'est sa spécialité): ressouder le groupe en recréant l'ambiance *live* des débuts. Il envisage une émission spéciale de télé dans le genre du tout récent *Rock'n'Roll Circus* des Rolling Stones, dont le clou serait un retour sur scène des Beatles dans un spectacle majoritairement composé de nouvelles chansons (avec un peu de vieux



Séance d'enregistrement du projet *Get Back*, rebaptisé *Let It Be*. SOURCE APPLE RECORDS

rock'n'roll pour le plaisir), pondues en groupe lors d'un marathon de répétitions. Avec des caméras pour immortaliser le processus. Du spontané, de la collégialité, du bon temps qui roule. La renaissance, quoi.

**Loft Story version Beatles**  
Le résultat? Imaginez *Loft Story* version Beatles. Un gros mois de création obligée devant caméras,

le matin au soir. Imaginez Paul en meneur de claqué, John qui n'a d'yeux que pour l'omniprésente Yoko, George qui voudrait bien que le groupe joue ses nouvelles chansons mais que personne n'écoute et Ringo qui tape, qui tape, l'air triste. «Les plus misérables sessions imaginables», dira Lennon. Vite abandonné, le concept d'émission spéciale se réduisit à une performance des quelques chansons potables sur le toit de la bâtisse d'Apple, la compagnie des Beatles. Pire, le groupe dégouté tableta le projet — des centaines d'heures de film et de musique — et rallia ce qui restait de forces vives pour un ultime hurra: l'album *Abbey Road*, vrai travail de studio sous la supervision de

George Martin. Le groupe n'existait plus depuis neuf mois quand parut le *Let It Be* mouture Spector, coïncidant avec la sortie en salle du documentaire du même nom, témoin de l'expérience ratée de janvier 1969.

Que venait faire Spector dans ce merdier? Il venait faire son possible, après que George Martin et l'ingénieur de son Glyn Johns eurent vainement proposé leurs propres *best of* des sessions. Recruté *in extremis* parce qu'on avait besoin d'un album pour accompagner le film, l'excentrique Spector, connu et reconnu pour sa technique de mixage à base de saturation d'instruments et d'écho caverneux, appliqua son fameux *wall of sound* aux plus belles rescapées, surtout *Let It Be* et *The Long And Winding Road*. Deux ballades de

McCartney. Grand orchestre, chœur céleste, il y alla gaiement. Paul, alors occupé à enregistrer son premier album solo, donna distraitement son aval. Et n'amorça son concert de lamentations qu'une fois l'album sorti, alimentant le procès qui l'opposait à ses trois ex-compères.

Deux desquels sont aujourd'hui

décédés. Restent Paul, ce bon Ringo et deux veuves pour gérer l'héritage. Autant dire que McCartney fait ce qu'il veut. (Harrison a dit oui à *Let It Be... Naked* sur son lit de mort, assure-t-on: la belle affaire.) Et que veut McCartney? Une belle fin propre aux Beatles. Mais non, il ne se chicanait pas vraiment. Oui, son idée de recréer l'ambiance des débuts était bonne. La preuve, voici le petit album parfait qu'on aurait dû en tirer, sans les fla-flas de Spector. Bon. À cela près que ce *Let It Be* «nature» est tout aussi artificiellement créé que le *Let It Be* que vous connaissez: les interventions y sont plus sournoises, voilà tout. Prenez la chanson-titre: la nouvelle version n'est pas simplement déspectorisée, elle est recomposée à partir de plusieurs prises différentes. Magie de la digitalisation. Pour *Across The Universe*, histoire de compenser l'absence de l'orchestre de Spector, on a ajouté de l'écho là où il n'y en avait jamais eu. Pour *I Me Mine*, on a tout bêtement réédité le trucage de Spector, en moins réussi: le refrain dédoublé à la fin. Pareil pour *I Dig A Pony*, où la décision d'enlever les voix dans l'intro, initiative de Spector, est maintenue dans le nouveau mixage ultra aéré.

Plus grave, on a enlevé les petits bouts de dialogue et les chansons improvisées (*Dig It, Maggie Mae*) qui conféraient précisément à la version Spector sa part de naturel. En lieu et place, on obtient certes une version jusqu'alors inédite de *Don't Let Me Down* (celle du concert sur le toit, trafiquée pour corriger une phrase machouillée par John) ainsi qu'un disque boni intitulé *Fly On The Wall*, lequel contient une vingtaine d'allechantes et frustrantes minutes d'extraits divers, à raison de quelques secondes par extrait.

Pour quiconque a entendu l'un ou l'autre des innombrables bootlegs du projet *Get Back*, c'est rageant (21 secondes du refrain *All Things Must Pass* chanté à trois voix, ça rend fou). Les Beatles «au naturel» existent, j'en témoigne, moments d'extraordinaire intimité où Paul travaille avec John et George aux chœurs de *Let It Be*, où John suggère à George des idées de rimes pour *Something*, où John se met à chanter la toute première chanson de Paul (*I Lost My Little Girl*), etc. De quoi remplir au moins les 80 minutes disponibles sur le disque.

J'imagine qu'il faudra, pour que la planète entende ça et le reste, attendre la mort de Paul. Et de ses héritiers. Entre-temps, le pire est possible. Dans un forum sur Internet, un fan entrevoyait la suite: et si Paul décidait qu'il ne voulait plus qu'un seul «yeah» plutôt que trois dans *She Loves You*?

LET IT BE... NAKED  
The Beatles  
Apple (EMI)

MUSIQUE CLASSIQUE

# Claire-Marie Le Guay: fragilité et détermination

CHRISTOPHE HUSS

La pianiste Claire-Marie Le Guay fera ses débuts à Montréal lundi 24 novembre à la salle Maisonneuve de la Place des Arts dans le cadre des concerts «Émeraude» de la Société Pro Musica. La venue de cette ambassadrice de charme du piano français annonce sans doute l'un des beaux rendez-vous pianistiques de la saison montréalaise.

Même si elle n'est pas aussi connue du grand public que sa compatriote Hélène Grimaud (voir *Le Devoir* du 11 novembre 2003), Claire-Marie Le Guay partage avec sa consœur l'amour des défis et du répertoire romantique. Ses deux premiers disques, consacrés aux *Études d'exécution transcendante* de Liszt, puis aux *Kreisleriana* et au *Carnaval* de Schumann, enregistrés respectivement en 1994 et 1997, ont fait l'effet d'une bombe auprès des professionnels et des amateurs en France. Lorsqu'on a 21 ans et qu'on affronte, avec un tel succès, les plus grands dans Liszt, c'est qu'on a quelque chose dans le ventre. Mieux encore, confirmer une telle réussite dans un disque Schumann, un univers en tous points opposé, relève quasiment du miracle. Car dans ces œuvres redoutables, Claire-Marie Le Guay n'est pas allée «au combat» en misant uniquement sur la vitesse. Elle les a abordées avec un alliage fort heureux de concentration et de poésie.

Quand on la rencontre, cette même dualité frappe: fragilité apparente, mais détermination évidente. Il est très éloquent que dans son second disque sur label Accord elle ait choisi de révéler une transcription pour piano seul de l'intégrale du *Daphnis et Chloé* de Ravel. Autant que le pari d'un marathon pianistique de près d'une heure, c'est le défi narratif qui l'a audiblement

captivée. Dans *Daphnis et Chloé*, Claire-Marie Le Guay a franchi un palier, déployant un sens de la narration encore plus aiguisé. Libre comme l'oiseau, relevant les défis là où on ne l'attend pas, couvant ses phrases pianistiques avec chaleur et poésie, mettant volontiers en relief les demi-teintes, Claire-Marie Le Guay fait son petit bonhomme de chemin sur la scène pianistique en cultivant une voix originale.

On l'entendra lundi dans un programme misant sur les contrastes et la polyvalence. Il s'ouvrira avec un couperet musical; la dramatique *Sonate* de Janacek, *1er octobre 1905*, relatant la mort d'un ouvrier tué lors d'une manifestation à Brno (Slovaquie). S'enchaîneront les univers échevelés, énigmatiques des *Kreisleriana* de Schumann. «Musique bizarre, musique folle, [...] Il m'arrive de me sentir éclater à force de musique», écrivait le compositeur allemand à propos de cette partition piège sur laquelle tant de pianistes se sont cassés les dents. En seconde partie, la *59 Sonate* de Haydn (Hob XVI:49) l'une de ses dernières, mais aussi l'une des plus proches de l'univers de Mozart, précèdera les *Trois mouvements de Pétouchka* de Stravinski que Claire-Marie Le Guay a si bien immortalisés en complément de son CD Ravel.

Pro Musica a manifestement fait un choix avisé. A Claire-Marie Le Guay de voler maintenant de ses propres ailes dans ce programme qui balaie toutes les facettes de ce qu'un pianiste peut espérer révéler à son public.

CLAIRE-MARIE LE GUAY  
EN CONCERT

Société Pro Musica. Lundi 24 novembre, 20h, salle Maisonneuve de la Place des Arts. Œuvres de Janacek, Schumann, Haydn et Stravinski. (514) 842-2112.



La pianiste Claire-Marie Le Guay. SOURCE PRO MUSICA

Une coproduction de  
Félicité Théâtre et de L'Ange-Éléphant  
en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée  
www.laveillee.qc.ca

DU 18 NOVEMBRE  
AU 6 DÉCEMBRE, 20H  
AU THÉÂTRE PROSPERO  
1371 RUE ONTARIO EST

mise en scène  
Robert Reid  
avec  
Delphine Bienvenu - Geraldine Charbonneau  
Chantale Jean - Olivier Morin  
Frédéric Paquet - Jean-François Nadeau

**Pièces de guerre**  
Rouge noir et ignorant et La Furie des nantis  
de Edward Bond

\$ 22 régulier \$ 17 étudiant  
\$ 96 passeport (6 entrées)

billetterie 514.526.6582  
admission 514.790.1245

ANGE ELEPHANT  
Fonds Jeunesse Québec

**Espace dynamique II :  
DANSE ET LUMIÈRE**  
D'après un concept original de Jean-Pierre Perreault

DIRECTION ARTISTIQUE  
JEAN GERVAIS  
CHORÉGRAPHE INVITÉE  
DOMINIQUE PORTE  
avec 8 interprètes  
CONCEPTEURS LUMIÈRE  
LUCIE BAZZO  
MARC PARENT  
LOUIS-PIERRE TRÉPANIÉ

Représentations  
28 et 29 novembre, 20h00 - Lucie Bazzo  
5 et 6 décembre, 20h00 - Louis-Pierre Trépanier  
12 et 13 décembre, 20h00 - Marc Parent

À L'ESPACE CHORÉGRAPHIQUE  
de la Fondation Jean-Pierre Perreault  
2022, rue Sherbrooke Est  
Billetterie Usine C (514) 521-4493

THÉÂTRE P&P  
Direction artistique: Claude Poirier

DU 5 AU 29  
NOVEMBRE 2003

4800 SAINT-AUGUSTIN  
(514) 845 4890  
(514) 790 1245  
ESPACE GO

JE SUIS UN HOMME  
PLUSIEURS FOIS  
ORSON WELLES

inventif et captivant. Le jeu de Patrice Dubois est efficace, son talent d'imitateur et sa capacité à donner l'illusion d'une transformation physique de son personnage rendent ses métamorphoses crédibles; les savants éclairages de Martin Labrecque n'y sont pas pour rien.  
Solange Lévesque, Le Devoir

Un travail d'enquête absolument remarquable. Patrice Dubois est doué. Martin Labrecque crée des ambiances extraordinaires.  
André Ducharme, Aux arts etc., Chaîne culturelle de Radio-Canada

Smart, sharp piece at (Théâtre P&P) feels like a séance that's way fun.  
Matt Radz, The Gazette

Les deux créateurs ont réussi à exposer l'inventivité du magicien, acteur, scénariste et réalisateur en imaginant, avec peu de moyens, des dizaines de façons de conter sa vie.  
Amélie Giguère, ICI

Patrice Dubois et ses acolytes sont tellement passionnés par le sujet qu'ils ont créé un spectacle unique, sensible, passionnant et fascinant.  
À expérimenter absolument!  
David Lefebvre, monttheatre.qc.ca

Dernière semaine!  
Matinée le samedi  
29 novembre à 16 h

everybody's  
**welles**  
pour tous

LE PATRICE DU BOIS & MARTIN LABRECQUE  
mise en scène et interprétation PATRICE DU BOIS  
assistance à la mise en scène & réglage CATHÉRINE LAURENT  
direction artistique OLIVIER ANDREVILLE, éclairages MARTIN LABRECQUE  
costumes MARIE-ÈVE LEBLANC, costumes CARRIE-ANN PERRIER  
maquillages SYLVIE ROLLAND

THÉÂTRE P&P  
Direction artistique: Claude Poirier

DU 5 AU 29  
NOVEMBRE 2003

4800 SAINT-AUGUSTIN  
(514) 845 4890  
(514) 790 1245  
ESPACE GO

## Culture

2003  
DIX ANS  
AU CŒUR  
de la matière

gesu tel. (514) 861-4036  
Poésie, danse et musique dans l'église  
dimanche 23 novembre, 15 h, 5 \$  
avec les poètes José Acquelin, Bibit, Paul Chamberland,  
Mireille Clébo, Joël Fourbaix et Kathia Rock,  
la danseuse-chorégraphe Alice La Flèche  
et les musiciens Nicolas Letarte et Nemo Venba

SERIE DES MAJEURS  
Claudia Moore  
samedi 22 nov à 20h30  
dimanche 23 nov à 16h00  
pour toutes les informations WWW.TANGENTE.QC.CA

DANSE

## Art de lumière, métier de l'ombre

La Fondation Jean-Pierre Perreault fait renaître  
le projet Espace dynamique du défunt chorégraphe,  
consacré cette fois au lien entre la danse et la lumière

FRÉDÉRIQUE DOYON

Espace dynamique a vu le jour en 2001. Le premier volet du projet jumelait chorégraphes et architectes autour d'une création en six jours. Le chorégraphe Jean-Pierre Perreault, qui nous a quittés précipitamment il y a un an, voulait renouveler l'expérience en associant d'abord danse et théâtre, puis danse et lumière. «Il voulait faire danser Andrée Lachapelle», évoque son ami et collègue depuis 20 ans, le directeur technique et directeur de production de la fondation, Louis-Pierre Trépanier. «Mais Jean-Pierre est devenu de plus en plus malade et ça n'a pas pu se faire. Un peu avant son décès, je lui ai demandé s'il m'autorisait à faire le volet danse-lumière...»

Sa voix trahit l'émotion et le souci de transmission. Celui qui a passé près de quinze ans de sa vie professionnelle auprès du grand chorégraphe (et artiste visuel) québécois veut être fidèle à l'esprit d'exploration que Jean-Pierre Perreault voulait insuffler au projet. «Le but de l'exercice pour le spectateur, c'est la perception de la lumière dans le mouvement, explique-t-il. On parle de représentation en définitive, mais il faut garder l'esprit du constat artistique. Jean-Pierre disait: vous pouvez vous casser la gueule, vous avez le droit», rappelle le directeur de production.

### Contraintes et difficultés

Dans Espace dynamique II - Danse et lumière, la chorégraphe Dominique Porte prête donc successivement sa chorégraphie à l'univers des éclairagistes Lucie Bazzo, Louis-Pierre Trépanier et Marc Parent. «On aimerait que le public vienne trois fois voir les trois univers», confie M. Trépanier, qui disposera, comme les deux autres concepteurs, d'une semaine pour livrer sa signature lumineuse ou faire son «constat».

Métier de l'ombre parce qu'il «accompagne» une autre pratique artistique, l'art de la lumière joue pourtant un rôle essentiel en danse. «Les éclairages créent des lieux, c'est une proposition en soi; le monde intérieur devient tangible par la lumière», témoigne la chorégraphe. Art éphémère et insaisissable qui communique au-delà des mots, la danse requiert une sensibilité et une intuition particulières de la part d'un concepteur d'éclairages. «En danse, il n'y a pas les trois unités de temps, de lieu et d'action — à part en ballet classique; on n'a pas de décors — ou ils sont souvent abstraits; on part à zéro, avec les répétitions», précise Louis-Pierre Trépanier.

À la difficulté d'interprétation ou de décriptage de la danse s'ajoute celle du temps très limité dont dispose l'éclairagiste, qui entre habituellement en scène quelque deux ou trois jours avant la première. «On est souvent les derniers à intervenir dans le processus du spectacle», fait remarquer Lucie Bazzo, qui assure la première mouture lumineuse de ce projet.

Avec toutes ces contraintes et ces difficultés, à partir de quoi peut-on forger un univers, choisir une couleur plutôt qu'une autre, la densité lumineuse de tel ou tel projecteur? «C'est très personnel. Moi, ce qui vient me chercher en danse, c'est l'émotion, répond Lucie Bazzo. L'analyse détaillée, cérébrale du mouvement, je ne suis pas capable.» La conceptrice croit aussi qu'un bon éclairage n'en est pas nécessairement un qui se démarque de la danse; au contraire, il se fonde plutôt dans l'ensemble de l'œuvre. «Quand on voit un bon spectacle, on sort avec l'idée que ça forme un tout», dit-elle.

Avec seulement trois semaines de création gestuelle, Dominique Porte a choisi de retravailler une pièce déjà présentée en 2002 à Helsinki, dans le cadre des «Pépi-

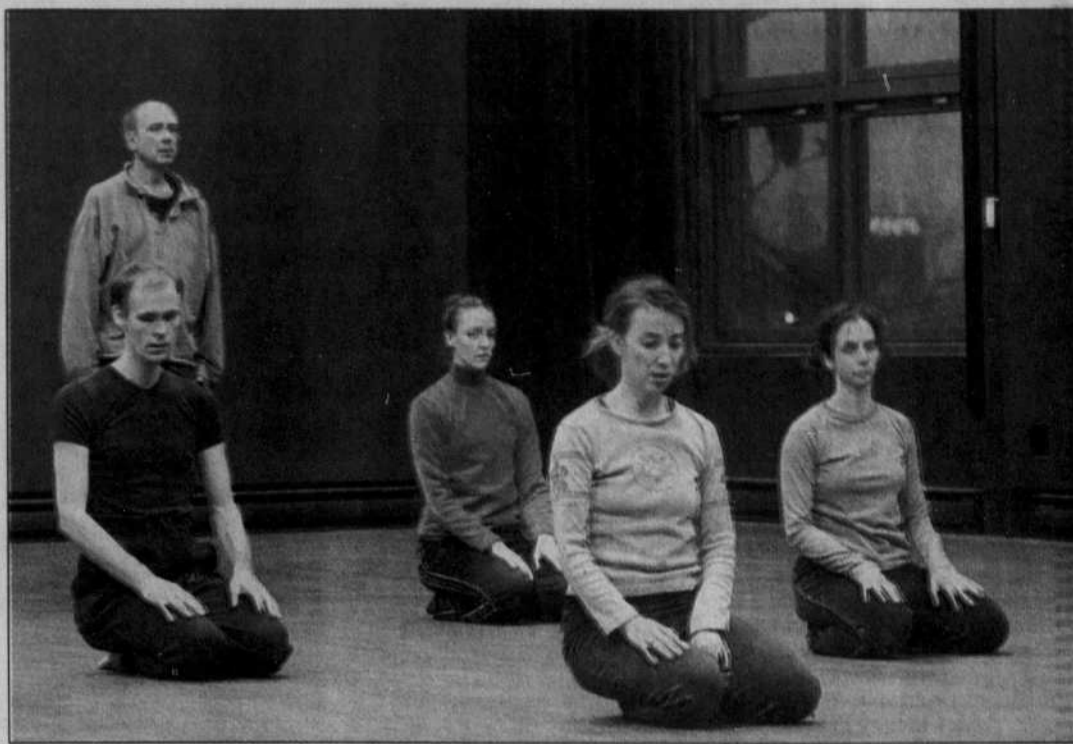
nières européennes». En en récupérant des segments, sa pièce *Up and Down* allait ainsi avoir une deuxième vie. «Je trouvais intéressant de savoir dans quel univers ça avait déjà existé, et de voir comment les éclairagistes allaient réagir par rapport à cet univers-là», relate-t-elle.

Pour la première semaine d'Espace dynamique II, le tandem Lucie-Dominique a choisi de mettre les spectateurs tout de suite dans le bain des nuances lumineuses. «Pour augmenter le défi, on va créer une chorégraphie de 30 minutes et la présenter deux fois, explique la chorégraphe, qui vient d'amorcer le travail d'échange avec l'artiste de la lumière. La première fois, [l'éclairage sera] selon l'instinct et la deuxième, on prendra plus de risques...»

«En allant chercher des contrastes par rapport au premier choix, en changeant la palette de couleurs, ou en faisant un autre accrochage», de préciser Lucie Bazzo. Sa première lecture, plus intuitive, est presque déjà en place. «Dès les premiers enchaînements, j'ai vu des images très claires, très fortes...», raconte-t-elle, sans toutefois en dire plus sur la nature de ces images, car les trois éclairagistes se sont mis au défi de ne pas voir l'univers des deux autres avant d'avoir livré leur propre création lumineuse. Motus et bouche cousue, laissons donc planer le mystère... et que la lumière soit!

### ESPACE DYNAMIQUE II - DANSE ET LUMIÈRE

Les 28 et 29 novembre (éclairages de Lucie Bazzo), les 5 et 6 décembre (éclairages de Louis-Pierre Trépanier) et les 12 et 13 décembre (éclairages de Marc Parent) à la Fondation Jean-Pierre Perreault.



La chorégraphe Dominique Porte (au premier plan) et son équipe.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE / ...  
PROGRAMMATION HIVER ^ 004

ÉNERGIE  
AUDACE  
CRÉATION

POUR S'ABONNER,  
C'EST TOUT SIMPLE

L'AGORA DE LA DANSE  
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500  
www.agoradanse.com

## BÉLANGER

«Je ne sais pas si on est tous des guerriers, mais on a passé plusieurs années à être des guerriers. On ne peut plus en parler sans que ça devienne de la violence.»

SUIITE DE LA PAGE E 2

L'homme se donne des permissions savoureuses: il invente encore plus de mots qu'à l'habitude et décline les paroles comme si c'était du spoken word. «J'avais quarante minutes pour développer une manière d'écrire. J'imagine mal avoir ce ton-là pour une chanson pop. Ce n'est pas un album pop, mais ça peut le devenir si les gens le décident.» Mais pas de rap, sinon que par la force des choses. «C'est un métier, les rappeurs et hip-hoppeurs. Je ne veux pas être un touriste dans quelque chose que je ne connais pas.»

### Boxe, vous avez dit boxe?

Mais que vient faire la boxe chez Daniel Bélanger? En conférence de presse plus tôt cette semaine, Bélanger expliquait que «ça vient d'un combat vu à la télévision. Un boxeur suicidaire ne se défendait pas, présentait toujours sa joue, plus que le bon sens le demande, comme s'il n'était pas capable de décider par lui-même d'arrêter. Ça m'a touché beaucoup.» Il n'était pas touché auparavant par la boxe, du moins pas plus que le commun des mortels.

En novembre 1998, il était au Centre Molson, avec son DAT, pour enregistrer la cloche résonnant dans le temple. Puis Bélanger s'est retrouvé au même endroit avec ses frères, son père et Marc Déry pour le combat Hilton-Ouellet, celui qui s'est décousu en un temps éclair, au profit du premier. «La boxe pourrait être une métaphore de tous les métiers. C'est la vie. La soirée de boxe, c'est ce qui précède le combat. Hilton s'était présenté avec une bonne quinzaine de joueurs de cornemuse. C'était tribal.»

La violence qu'on associe à la boxe, Bélanger ne s'en formalise pas. En entrevue, il précise que ce qu'on appelle de la violence aujourd'hui, il y a trente ans, on appelait ça de la robustesse. C'est le monde interlope qui gravite autour de la boxe que j'associe à la violence. Quand il a vu le combat Hilton-Ouellet, le chanteur et

compositeur a connu un réel plaisir. «Ça vient chercher quelque chose de tribal. Je ne sais pas si on est tous des guerriers, mais on a passé plusieurs années à être des guerriers. On ne peut plus en parler sans que ça devienne de la violence. J'ai juste voulu aller voir un côté de moi et développer sur ce qu'on m'a donné à la naissance, me réapproprier ces valeurs.»

C'est peut-être ce tribalisme qui a mené Bélanger à vouloir sortir de l'«espèce de routine de chanson» qui était la sienne. «Pas de manière agressive, mais pour continuer le voyage, pour continuer de m'amuser. Pour faire changement», dit-il. Et ces changements viennent avec la forme d'rythmie que peut offrir un combat de boxe, avec ses reprises, ses accélérations, ses coups fatals, ses accrochages. Tout cela se retrouve dans la musique, en plus d'un festin d'échantillonnages: Elvis Costello, Ville-Emard Blues Band, Fernand Gignac, Jean-Pierre Ferland et bien d'autres. Elvis Costello, nous a expliqué Bélanger, a une drôle de manière de régler les demandes d'échantillonnage de sa musique: «Il ne vend pas ses échantillons. Il exige d'être co-compositeur des chansons.» Voilà donc Daniel Bélanger co-compositeur avec Elvis Costello.

Depuis le début des années 90 que Bélanger caresse ce projet. DJ Shadow l'a «assommé. Je me suis informé comment il travaillait. Et ça m'a plu, ses machines et sa manière simple de travailler [...] Ça adonnait que je découvrais d'autres façons d'écrire par l'échantillonnage. Rêver mieux a bénéficié de ce que j'ai appris avec Déflaboxe. Rêver mieux s'est composé facilement. J'ai éprouvé des difficultés avec Déflaboxe. Je me souviens d'avoir pris un break de Déflaboxe pour composer des chansons. Ça m'a fait du bien de me rappeler que j'aime toujours ça, composer des chansons. Le projet de départ voulait que tout soit fait par Bélanger, tout seul avec ses machines, mais il n'était pas satisfait: «Le plaisir

ne durait pas.» Des musiciens ont été ajoutés.

Le public, qui va recevoir le disque en pleine gueule, risque peut-être de plier les genoux à l'écoute de cette mouture exploratoire, d'où le risque. «C'est la partie où il faut assumer ce qu'on fait. J'ai été gâté. J'ai connu un succès d'estime et commercial... et j'aime ça. Rêver mieux, avant qu'on le sorte, je pensais que c'était un risque aussi. C'était un nouvel album que personne n'avait entendu. Deux ans après, on le sait. Il faut être beau joueur: si ça ne marche pas, c'est correct. Ça va être difficile de promouvoir Déflaboxe.»

DANSE D DANSE

Danzahoy Margie Gillis

Exodo 30<sup>e</sup> anniversaire

Une œuvre vibrante qui flirte avec le tango Trente années de magie

DERNIÈRES CHANCES!  
aujourd'hui 16 h et 20 h

20, 21, 22 novembre, 20 h

11, 12, 13 décembre, 20 h

Théâtre Malo-Desrosières  
Place des Arts

Billets:  
(514) 987-6919, (514) 790-1245

Billets:  
(514) 842-2112, (514) 790-1245

Québec

Culture

ENTREVUE

# Deux sœurs, une famille

Vingt-trois ans après *The French Record*, Kate et Anna McGarrigle ont enregistré un deuxième disque en français, *La vache qui pleure*, à l'enseigne d'une compagnie de disques francophone. Et réédité *The French Record* par la même occasion. Profession de foi? Renouveau des vœux, plutôt.

SYLVAIN CORMIER

Ça sent bon le café mais aussi la bohème hippie au Café Perk de la rue Du Parc. Notez le jeu de mots bilingue Perk/Parc. Bon endroit pour revoir Kate et Anna McGarrigle et parler de leur magnifique nouvel album en français, *La vache qui pleure*. Le photographe veut qu'elles se collent. Elles se collent. Je leur dis qu'ainsi collées, on les croirait sœurs siamoises. «C'est ça, joined at the hip», dit Kate en riant d'un petit rire moins aigu que le rire d'Anna. Même quand elles rient, me dis-je, Kate et Anna McGarrigle sont en harmonie. «On n'a pas toujours été ensemble, précise Anna. Au début, Kate voulait pas que j'existe.» Kate rit et ajoute: «En 1974, quand ils ont su chez Warner qu'Anna existait, ils voulaient encore d'autres sœurs.» Anna: «Jane, notre autre sœur, avait déjà des enfants. Elle n'a pas pu.» C'est tou-

jours ainsi dans leurs entrevues: Anna commence, Kate continue, Anna complète, Kate renchérit, et ainsi de suite. Pas facile de transcrire la micro-cassette. Heureusement qu'elles n'ont pas la même tonalité, on ne saurait jamais qui parle. «C'est pire quand on est avec Jane», dit Kate. J'essaie d'imaginer une fête de famille.

Un monde

Car il n'y a pas que les sœurs: le clan McGarrigle est un monde. Des tantes, des oncles, des cousins, des compagnons, des ex-compagnons qui ne sont jamais très loin, des enfants, des amis musiciens comme Joel Zifkin ou paroliers comme Philippe Tartatcheff qui font pour ainsi dire partie de la famille, leurs enfants à eux, etc. Une sacrée smala. Tout ce beau monde chante et harmonise, chacun joue d'au moins un instrument. Et c'est comme ça depuis des générations.



Kate et Anna McGarrigle ont enregistré un deuxième disque en français, *La vache qui pleure*.

Dans la salle de cinéma que gérait le grand-père paternel au Nouveau-Brunswick dès 1906, nous apprend la bio des McGarrigle dans *Folk & Blues: An Encyclopedia*, la famille chantait et jouait entre les projections. Papa Frank aimait les chan-

sons à boire, maman Gabrielle affectionnait le music hall. Pas surprenant que les enfants de Kate et de Loudon Wainwright, pour ne nommer que ceux-là, exsudent la musique de tous leurs pores: Rufus est la nouvelle idole de la musique

pop baroque champ gauche, et Martha une folkie dans le style vigoureux de papa Loudon. On se dit qu'un jeune fan de Rufus Wainwright (en supplémentaires au Spectrum les 27 et 28 novembre), pour peu qu'il soit curieux, a des découvertes à faire.

«Je ne sais pas si les gens qui aiment Rufus peuvent aimer notre musique, relativise Kate. On est roots. Il est le contraire de roots.» Je dis à Kate que la seule différence est la marque d'un style. Pareil pour Martha. Tous deux partagent l'esprit McGarrigle. «Au fond, réfléchit Anna, c'est vrai qu'ils sont comme nous: they'll never make any money!» Kate est d'accord. Dans les deux langues. «We are under the delusion qu'on fait de l'art, et non pas du commerce.» Anna s'esclaffe: «Y a personne dans la famille qui comprend ça, le commerce.» Même Rufus? «A New York, soumet maman Kate pour preuve, il vit dans une pièce avec un lit et son piano. Il n'a rien de lucifère et ça lui suffit.» Tante Anna rigole encore: «Dans une entrevue, il a dit: "My parents are folk musi-

cians. I'm a serious musician.» Pas moyen d'avoir la grosse tête dans une telle tribu.

En cela, retrouver les McGarrigle à l'enseigne de La Tribu, l'étiquette des Faubert, Charlebois et autres Cowboys Fringants, n'est pas une coïncidence, mais un aboutissement naturel. Entre tribaux, on se reconnaît. «Ils sont comme nous, dit Anna, ils font les choses en famille. On est tout égal.» C'est Laurent Saulnier, l'ex-critique rock devenu programmeur du FIJM et des FrancoFolies, qui a aiguillé le duo du côté de La Tribu. «On voulait une compagnie francophone de Montréal. True North Records voulait aussi sortir notre disque, mais on ne voulait pas passer par Toronto.» En 1980, leur *French Record* en main, c'est aussi à la porte d'une boîte locale, le Kébec-Disc de feu Gilles Talbot, qu'elles cognèrent. «C'était important pour nous, affirme Anna. Surtout à cette époque-là, juste avant le premier référendum. C'était un "statement" pour des Québécoises avec un nom anglophone de faire tout un disque en français pour une compagnie de disques québécoise francophone.»

La loi des hasards heureux

Elles auraient bien enregistré un joli tas d'albums en français avant *La vache qui pleure*, si les occasions s'étaient présentées. «Nous autres, explique Anna, on n'est pas toujours au téléphone avec des gens de compagnie de disques. On n'a pas de géant.» Kate enchaîne: «Quand on nous appelle pour nous demander si on est intéressées à faire un disque, on est toujours intéressées. Mais on n'envoie pas de démos. They know who we are. Et puis, quand on ne fait pas de disques, on n'est pas malheureuses non plus.» Logique imparable. Si Gilles Talbot avait vécu, d'autres albums auraient sans doute suivi. «On n'a pas de carrière, résume Anna. Nous autres, ça se passe quand ça se passe.»

C'est ainsi qu'au cours des ans, on a entendu Kate et Anna chanter chez Michel Rivard (*Pars mon bel oiseau*) ou Vigneault (*Charlie-Jos*): simple affaire de circonstances. Pareil pour cette version de leur *Petite annonce amoureuse*, chantée par Chloé Sainte-Marie sur *Je marche à toi*: «C'est arrivé juste parce qu'on a rencontré Chloé avec Gilles Carle au Coup de cœur francophone», commente Anna. Même loi des hasards heureux aux États: c'est Emmylou Harris, après Linda Ronstadt et Maria Muldaur, qui les a trouvées, pas le contraire. Sur le dernier disque de la grande Emmylou, l'exquis *Stumble Into Grace*, les McGarrigle participent à quatre chansons, choristes ou co-auteurs. «Elle, c'est pas comme nous, commente Anna, c'est une travailleuse.» Kate: «Pendant qu'on a fait neuf disques, elle en a fait 29. Et tous beaux.»

Beauté pour beauté, *La vache qui pleure* est peut-être encore plus à chérir: on ne sait absolument pas quand il y aura le suivant. Gôitons donc pleinement et longtemps ces sombres, belles et mélancoliques histoires de «corbeau solitaire», de «morte le jour d'a la noce» et de «bambocheurs», personnages toujours déchirés entre la chair et la religion. «C'est l'univers de notre parolier Philippe, ça», nuance Anna. «Mais c'est vrai que nos voix peuvent bien exprimer ces sentiments», ajoute Kate. Guitares, banjos, pianos, ambiances un brin hippies qui rappellent au moins pour deux titres les disques de l'Incredible String Band, c'est du McGarrigle et rien que du McGarrigle. «Heureusement, dit Anna, c'est moins "loose" que d'habitude, à cause de notre réalisateur Michel Pépin.» Kate: «On est très organiques. Ça nous prend quelque un pour faire la balance entre rustique et professionnel.» Les sœurs sourient et, pour la première fois de l'entrevue, disent la même chose en même temps: «On est bien contentes.» A l'unisson et à l'unanimité.

**LA VACHE QUI PLEURE**  
Kate & Anna McGarrigle  
La Tribu (Sélect)  
En spectacle les 11 et 12 décembre au Cabaret Music-Hall.

"Y a d'la chanson dans l'air"

MORICE BENIN 30 novembre

JACQUES BERTIN 5 & 7 décembre

Spectacle à 20h00  
Maison des Jeunesses Musicales du Canada  
305, Av. Mont-Royal Est  
réservations (sans frais) 1 866 633 0555  
... une production des Oiseaux de passage

Chœur Mélodium 20 ans Martin Dagenais

MAGNIFICAT

Jean-Sébastien BACH John RUTTER  
MARIE-FRANCE DUCLOS soprano FRÉDÉRIC ANTOUN ténor  
NOËLLA HUET mezzo-soprano NORMAND RICHARD baryton-basse

CE SOIR, 22 NOVEMBRE, 20 H.  
ÉGLISE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION  
Billets: 28\$

Quatuor Molinari

Le Quatuor selon Schafer, en rappel  
20, 21 et 23 novembre 2003

Jeu 20 novembre 2003 :  
16 h : Table ronde : Le Quatuor...une nécessité ?  
19h30 Dialogue I

Vendredi 21 novembre 2003 :  
13h30 : Cours de maître de R. Murray Schafer  
16 h : Dialogue II  
19h30 : Environnement sonore et mythologie schaférienne. Causerie

En co-production avec le Conservatoire de musique de Montréal.  
Maison JMC, 305, avenue Mont-Royal Est, Montréal.  
Tél. (514) 845-4108, (514) 873-4031#221. Entrée libre.

Dimanche 23 novembre 2003 : L'intégrale des quatuors à cordes de R. M. Schafer  
16 h : R. Murray Schafer: Quatuors nos 1 à 4  
20 h : R. Murray Schafer: Quatuors nos 5 à 8

Salle Pierre-Mercure, Centre Pierre-Péladeau  
Prix des billets : 25 \$ (20 \$ étudiants et aînés) par concert.  
30 \$ (25 \$ étudiants et aînés) pour les deux concerts

Info: 514-527-5515 www.quatuormolinari.qc.ca

Hydro Québec présente Pro Musica

CLAIRE-MARIE LE GUAY

Lundi, 24 nov. 2003 20 h

Janaček Schumann Haydn Stravinsky

Renseignements : (514) 845-0532  
Site web (www.promusica.qc.ca)

Billets (avec taxes et redevances)  
30,20 \$ et 24,45 \$ - Étudiants 15,25 \$

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514 790 1245  
Redevance et frais de service

De rigueur et d'audace

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
Directeur artistique et musical: Bernard Labadie

**Le Messie** Incontournable et bouleversant!

G.F. HANDEL ■ *Messiah*, HWV 56

Christine Brandes, soprano ■ Susan Platts, mezzo-soprano ■  
Michael Slattery, ténor ■ Neal Davies, baryton-basse ■

Vendredi 5 décembre 2003 | 19h30 | Avec la Chapelle de Québec |  
■ Salle Claude-Champagne, Université de Montréal | 220, av. Vincent D'Indy

Admission: 1 800 361-4595

Concerts ■ Pour tout savoir sur la programmation, demandez notre brochure au (514) 987-6919 ou sans frais au 1 888 643-8131.

www.violonsduroy.com

Conseil des arts et des lettres Québec  
VILLE DE QUÉBEC  
Conseil des arts du Canada  
Canada Council for the Arts  
Bureau de la Capitale-Nationale Québec

Orchestre symphonique de Laval

2003-04 ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL  
Chef / Conductor: Jean-François Rivest

La Diva au siècle des lumières

Natalie Choquette  
Soliste / Solist: Natalie Choquette, soprano  
Chef / Conductor: Jean-François Rivest

Le mercredi 3 décembre 2003 à 20h  
Wednesday, December 3, 2003 at 8:00 p.m.  
Eglise Ste-Rose - 219, boul. Ste-Rose, Laval

www.osl.qc.ca Information: 450 978-3888  
Billetterie: 450 867-2040 Admission: 514 790-1245  
Billets à partir de 31,90\$ / Tickets starting at \$31.90

VOLVO  
MORNEAU SORECO

SAINT-JOSEPH

Concerts de musique de chambre Allegria 23<sup>e</sup> saison

piano Dorothy Fieldman-Fralberg  
violin Nadia Francavilla  
violin/alto Yukari Cousineau  
alto Pemi Paul  
violoncelle Katherine Skorowska

Œuvres de Turina, Boccherini & Dvůřák

jeudi 27 novembre, 20 heures  
Salle Redpath, Université McGill  
Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les programmes de disques subventionnés en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise du Guide des Musiciens du Québec.

# LE DEVOIR DE VISU



Rita Letendre, une grande dame de la peinture québécoise.

SOURCE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

## La couleur comme objet

### Le Musée national des beaux-arts du Québec propose une rétrospective des tableaux de Rita Letendre

DAVID CANTIN

Au moment même où la galerie Simon Blais inaugure une exposition de ses œuvres récentes, le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) propose une magnifique rétrospective des tableaux de Rita Letendre. Grâce à une présentation très lumineuse de la part de la commissaire Anne-Marie Ninacs, *Aux couleurs du jour* ne fait que confirmer l'audace ainsi que la grande sagesse de cette pionnière de l'art abstrait au Québec.

Bien qu'on associe souvent la production de Rita Letendre à une esthétique *hard edge*, en lien étroit avec l'art canadien du début de la décennie 1970, cette nouvelle lecture d'un trajet fondateur de la modernité québécoise va à l'encontre des idées reçues. Tout d'abord, Anne-Marie Ninacs ne privilégie aucunement un parcours chronologique à travers les cinquante der-

nières années. On sait qu'en 2002, à la faveur d'une promesse de don d'une centaine de tableaux et d'œuvres sur papier, le MNBAQ rassemblait déjà la plus importante collection d'œuvres de Rita Letendre. À partir d'un tel choix, la commissaire a surtout voulu faire des rapprochements d'une période à une autre. Ainsi, on entre en contact avec cette peinture abstraite dans une perspective de mutations intérieures et d'enseignements zen. Par le biais du mouvement, des couleurs chaudes ou de la matière même, ces tableaux deviennent autant d'horizons à saisir à travers un espace sans fin. Le monde émerge de cette jouissance des sens et du rythme, des gestes comme des lignes.

Grâce aux leçons de Borduas sur l'art ainsi qu'à l'influence directe de l'automatisme des années 1950, Letendre découvrira que sa propre recherche doit avant tout reposer sur le principe

d'une écoute «d'un savoir déjà enfoui à l'intérieur d'elle-même; comme la joie d'une partie de l'être qui se sent comprise». *Aux couleurs du jour* suit ce principe dans l'écllosion de murales lumineuses telles *The Dream of the Midsummer Night's Dream* (vers 1981) ou de toiles plus expressives comme la superbe *Drift* (1964). De plus, le facteur de vie semble être un indice à suivre dans un paysage en élosion tel *Fandango* (1998) ou encore la nuance des effets d'un fusain sur papier comme *Volcan's Dream* (1983). Sans trop revenir sur l'ensemble de la carrière de l'artiste, on remarque que son premier séjour en Europe en 1962-63 deviendra une étape charnière et qu'un souci d'épuration viendra quelques années plus tard. Dans son travail récent, une œuvre telle *Kyrie* (2000) accentue la profonde spontanéité des lames de couleurs. Les références directes au paysage se mêlent à un

élan tout à fait vertigineux. Les rayonnements s'intensifient dans la forme en émergence, de même que ses contrastes. Un lieu s'ouvre afin de mieux consentir aux permutations du temps. C'est d'ailleurs dans une pareille confrontation de l'artiste avec elle-même que l'œuvre de Rita Letendre gagne à être redécouverte. Un magnifique catalogue est également disponible pour tous ceux qui souhaitent en connaître davantage sur cette grande dame de la peinture québécoise.

## En parallèle

En parallèle à Rita Letendre, *Aux couleurs du jour*, le MNBAQ inaugure aussi une œuvre de David Blatherwick conçue spécifiquement pour la salle 1. *En pensant à toi* est composée de deux projections rotatives où l'on peut contempler le sourire d'un homme et d'une femme. Au centre de l'espace, le spectateur est amené à vivre

une expérience sensible où le plaisir côtoie le malaise de l'intimité. Ainsi, la relation à l'autre est vécue à travers le prisme du détail sonore comme de l'échange le plus spontané. Un concept minimal qui suscite d'emblée une dimension interactive avec le visiteur. Un exercice simple à la base, mais complexe dans sa tentative de définition des rapports humains.

RITA LETENDRE.  
AUX COULEURS DU JOUR

Jusqu'au 4 avril 2004.

DAVID BLATHERWICK.  
EN PENSANT À TOIJusqu'au 28 mars 2004.  
Au Musée national des beaux-arts du Québec, parc des Champs-de-Bataille, Québec.

## CAROL BERNIER

Éclipse  
Dernière journée

## GALERIE SIMON BLAIS

5425, boul. Saint-Laurent (514) 342-9185 / Quartier du Nord-Ouest (514) 342-9185

Magenta  
Blues

Exposé en duo

## FRANCINE LABELLE :

THÉÂTRE DE L'OUBLI

YVES DURAND :

MOUVANCE

Les 28, 29, 30 nov. et 1<sup>er</sup> décembre

Vernissage : vendredi le 28 novembre - 17h à 21h

L'exposition se poursuit  
les samedi, dimanche et lundi - 13h à 17h7595, boul. St-Laurent, espace 201  
Montréal (Québec) H2R 1W9

(514) 278-3136

www.francine.labelle.qc.ca

Exposition jusqu'au 30 novembre 2003

>>> Flash Urbain <<<  
Deux Univers

Zilon



Johanne Cullen

YVES LAROCHE  
GALERIE D'ART INC.4, St-Paul Est,  
Vieux-Montréal

(514) 393-1999 / www.yveslaroché.com

## ANDREA BLANAR

## "Œuvres récentes"

L'exposition sera prolongée  
jusqu'au 30 novembre.

L'artiste sera présente les samedis 22 et 29 novembre

## Heures d'ouverture :

Lundi au vendredi : 10h à 18h Samedi : 11h à 17h

## La Galerie d'arts contemporains

2165, Crescent, 2<sup>e</sup> étage, Montréal (514) 844-6711 Fax: (514) 844-0419  
www.artscontemporains.net courriel: artshowcase@videotron.ca

## MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

L'école  
des  
femmes50 artistes canadiennes au musée  
7 septembre - 22 févrierClaude  
MongrainLes circuits lapidaires  
23 novembre - 29 août145, rue Wilfrid-Corbil, Joliette  
(450) 756-0311  
www.bw.qc.ca / musee.joliette

## GALERIE BERNARD

Dernière journée

Richard Roblin

## "Gravity and Grace"

huile sur papier, nouvelle série

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

## LES NAÏFS

22 NOV - 3 DEC

Catherine Perdreau

Gilles Pelletier, Debbie Everett

vernissage : 22 novembre 13h - 17h

Ouvert les dimanches 23/30 de 13h - 17h

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 17h

## GALERIE WEST END

1358-1360, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, QC H3Z 2B1  
Tél.: (514) 933-4314  
www.westendgallery.com

EXPOSITION

## RICHARD MONTPETIT

DU 24 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE

Visitez le site www.klinkhoff.com pour voir l'exposition



"Vers les chapiteaux", 2003

Huile sur toile 24" x 36"

## GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. 288-7306 Courriel: info@klinkhoff.com

## DE VISU

PHOTOGRAPHIE ET VIDÉO



SOURCE LES DÉCLENCHEURS

Ces derniers mois, Les Déclencheurs ont pris part à «des actions qui sont un prétexte à prendre des photos».

## Images militantes

Pour Les Déclencheurs, les images dominent la société mais la décrivent mal

Sommet des Amériques, Québec, 2001. Un groupe de photographes et de vidéastes militants se retrouvent dans un petit trois et demie pour développer des images de l'événement. Frustrés par leur manque de ressources et pris d'un sentiment d'urgence devant l'actualité, ils développent l'idée d'un organisme qui serait dédié à l'image alternative. De cette idée est né cette année le collectif Les Déclencheurs. Portrait d'un projet de conquête visuelle.

ISABELLE PORTER

«Nous voulons nous réapproprier l'image pour qu'elle soit une tribune au lieu d'être juste un outil pour vendre des produits», résume Alexandre Piché, 21 ans. Pour les Déclencheurs, les images dominent la société mais la décrivent mal. Composé au plus d'une quinzaine de photographes et vidéastes, le collectif s'est installé cet été dans un petit local du centre d'artistes Le Lieu dans la Basse-Vil-

le de Québec. Avec l'appui financier du programme gouvernemental Jeunes volontaires, ils ont constitué un laboratoire photo et acquis du matériel informatique.

## Des «attentats photo»

On les a vus dans les manifestations contre la guerre en Irak, contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et plus récemment au Congrès forestier mondial. Ils ont aussi présenté une exposition cet été au Lieu et en pré-

parent une nouvelle au printemps. Le groupe vient de produire un calendrier dans lequel on retrouve certes des thèmes de prédilection des militants, comme des scènes de manifestations, mais aussi un tricycle d'enfant rouillé et un troublant gâteau d'anniversaire.

Dans l'ensemble, leurs photos sont surtout diffusées dans les publications militantes. Ce qui ne les surprend pas mais les laisse sur leur faim. «Le visuel est presque absent dans les milieux militants, il y avait un besoin évident d'images», explique Emilie Baillargeon, 22 ans, avant d'ajouter «qu'en ce qui concerne les galeries d'art, la reconnaissance n'est pas encore là».

Ces derniers mois, les Déclencheurs ont également pris part à «des actions qui sont un prétexte à prendre des photos», de préciser Emilie Baillargeon. Lorsque des commerçants ont résisté au démenagement de la soupe popula-

re dans le Mail Saint-Roch, les Déclencheurs ont photographié les habitués de la soupe pour leur confectionner des «permis de flâner». Ils ont également développé le concept des «attentats photo», au cours desquels ils invitent les gens à participer activement au processus de la photographie.

Du côté de la vidéo, un groupe de Déclencheurs travaille actuellement à un projet de film avec des écologistes qui dénoncent l'exploitation de la forêt de l'île Levasseur. Le groupe a par ailleurs organisé à la mi-novembre une soirée de projection de films étrangers sur le Chiapas et la Tchétchénie qui devrait faire des petits. On attend la suite...

## LES DÉCLENCHEURS

declencheurs@bellnet.ca  
Le Lieu, 347, rue du Pont  
(418) 524-8228



SOURCE LES DÉCLENCHEURS

Dans l'ensemble, les photos du collectif Les Déclencheurs sont surtout diffusées dans les publications militantes.

## STUDIO DU QUÉBEC À BERLIN

Le Conseil des arts et des lettres du Québec met à la disposition des artistes professionnels des studios et des ateliers au Québec et à l'étranger. Après Paris, New York et Rome, un nouveau studio du Québec voit le jour à Berlin, autre capitale culturelle parmi les plus importantes d'Europe. Dès 2004, un atelier-résidence sera offert à la Künstlerhaus Bethanien, institution internationalement reconnue pour son dynamisme et la qualité de ses événements. Outre le studio, plusieurs espaces de travail sont disponibles (les candidats peuvent consulter le site Web de la Künstlerhaus Bethanien : [www.bethanien.de](http://www.bethanien.de)).

## Conditions d'admissibilité

Être un artiste en arts visuels ou en arts médiatiques.

Être admissible aux bourses de type A du Conseil des arts et des lettres du Québec, c'est-à-dire compter plus de dix années de pratique professionnelle au Québec ou à l'étranger et avoir diffusé ses œuvres dans un contexte professionnel reconnu.

Durée du séjour : Juin 2004 à mai 2005

L'artiste aura la possibilité de travailler à la réalisation du projet lié à sa demande de bourse et de le présenter au public à la Künstlerhaus.

## Aide financière

La bourse accordée par le Conseil est de 20 000 \$. L'artiste doit assumer ses assurances personnelles, ses déplacements et ses frais de subsistance. De plus, le Conseil verse à la Künstlerhaus Bethanien les sommes nécessaires à la réalisation du projet.

## Pour obtenir le formulaire d'inscription

Directement des bureaux du Conseil ou à partir de son site Web : [www.calq.gouv.qc.ca](http://www.calq.gouv.qc.ca)

Renseignements : Mme Francine Royer  
Conseil des arts et des lettres du Québec  
514 / 864-3350 ou sans frais 1 800 608-3350

Date d'inscription : Le 7 janvier 2004

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

APPEL DE DOSSIERS EN ARTS VISUELS  
Eaux vives - Regards croisés

## Montréal

Dans le cadre de l'Année internationale de l'eau douce, décrétée par l'Organisation des Nations Unies, le Service du développement culturel de la Ville de Montréal prépare, pour l'été 2004, une importante manifestation en art contemporain sur le thème de l'eau douce et tout ce qui s'y rattache. Les artistes sont invités à réfléchir aux impacts sociaux, politiques, économiques et autres propres aux usages de l'eau et ce, en lien avec leur culture d'origine, quelle qu'elle soit.

En partenariat avec plusieurs maisons de la culture et galeries municipales, le Service du développement culturel invite les artistes professionnels en arts visuels à soumettre un ou plusieurs projets d'œuvres d'art déjà existants, ou qui s'inspirent de cette thématique.

## Commissaire invitée : Pascale Beaudet

Les artistes professionnels intéressés peuvent faire parvenir un dossier comprenant les documents suivants :

- un maximum de 15 diapositives (numérotées et identifiées) des œuvres proposées ou de travaux récents (3 ans);
- une liste descriptive des diapositives correspondantes;
- un texte résumant la démarche artistique;
- un curriculum vitae;
- tout autre document pertinent (catalogues, revue de presse, etc.);
- une enveloppe de retour préalablement adressée et affranchie.

## Prenez note que les dossiers incomplets seront refusés

Les dossiers doivent être acheminés au plus tard,  
le mercredi 7 janvier 2004, 17 h, à l'adresse suivante :

Appel de dossiers  
EAUX VIVES - REGARDS CROISÉS  
Service du développement culturel  
5650, rue D'Iberville, 4<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H2G 3E4

Renseignements : Éric Dufresne-Arbique, Agent de développement culturel  
Téléphone : 514 872-1161  
Courriel : [edufresne@ville.montreal.qc.ca](mailto:edufresne@ville.montreal.qc.ca)

Pour plus de précisions, consultez le [www.ville.montreal.qc.ca/culture](http://www.ville.montreal.qc.ca/culture)

## VERNISSAGE

Du 23 nov. au 21 déc.

Raymonde Duchesne



GALERIE  
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES Érables  
QUÉBEC (418) 525-8393

## Rita Letendre

Aux couleurs du jour

Musée national des beaux-arts du Québec

Du 13 novembre 2003 au 4 avril 2004



Rita Letendre dans son atelier, Toronto, 2001.  
Photo : John Heenan

Musée  
national des beaux-arts  
du Québec

Québec

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
(418) 643-2150 / 1 866 220-2150 / [www.mnba.qc.ca](http://www.mnba.qc.ca)

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Conseil des Arts  
du Canada  
Canada Council  
for the Arts

L'AGENDA  
chaque samedi

Culture  
et  
télé  
pour ne  
rien  
manquer

LE DEVOIR

## Cinéma

eXcentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

## Les malheurs de Miranda

## GOTHIKA

Réalisation: Mathieu Kassovitz.  
Scénario: Sebastian Gutierrez.  
Avec Halle Berry, Robert Downey Jr., Charles S. Hutton, John Carroll Lynch, Penelope Cruz. Image: Matthew Libatique. Montage: Yannick Kergoat. Musique: John Ottman. États-Unis, 2003, 95 min.



SOURCE WARNER BROS.

## ANDRÉ LAVOIE

Hollywood est prêt à cueillir le talent partout où il se trouve, même s'il lui faut aller jusqu'en France, ce drôle de pays qui prône l'exception culturelle et où les cinéastes, y compris les plus mauvais, sont considérés comme des auteurs. Les heureux élus doivent savoir qu'on ne les paie pas pour être originaux mais efficaces, surtout avec entre les mains un scénario que le moins habile des vieux routiers refuserait de tourner.

Mathieu Kassovitz (*Méisse, La Haine*) n'avait visiblement pas le luxe de choisir, encore moins d'avoir des scrupules, en se lançant dans cette première aventure américaine. Reconnu pour sa virtuosité visuelle — non sans céder parfois à un certain racolage pré-tentieux —, capable d'être à la fois devant et derrière la caméra sans jamais y perdre au change, on ne voyait pas d'objections à ce que le cinéaste français passe des tueurs en série (*Les Rivières pourpres*) aux fantômes avec *Gothika*. Et le mannequin d'occasion de Lancôme récolte au passage une actrice oscarisée, Halle Berry, cherchant à nous prouver que la récompense était bel et bien méritée...

Tout ce beau monde se retrouve empêtré dans une histoire où le niveau de panique n'équivaut jamais, ou très rarement, à celui des emprunts à d'autres drames fantastiques récents (bonjour *The Ring*, *The Sixth Sense*, etc.), le tout en deçà d'un savoir-faire minimal pour éviter de sombrer dans le ri-

La psychologue Miranda Grey (Halle Berry).

dicule plutôt que dans l'horreur. «*I'm not deluded, Pete, I'm possessed*», assure Miranda Grey (Halle Berry), sur le ton de celle qui ne rigole pas avec les mauvais esprits tout en étant capable d'évaluer sa propre santé mentale.

Elle le fait depuis longtemps comme psychologue pour les pensionnaires d'un hôpital psychiatrique, mais sur la route un soir de pluie, elle se réveille trois jours plus tard, apprenant avec effroi qu'elle a assassiné sauvagement son mari (Charles S. Hutton, rarement mauvais casting ne fut aussi flagrant), le psychiatre en chef des lieux. Son collègue Pete (Robert Downey Jr.) tente de lui venir en aide, mais c'est grâce à une patiente (Penelope Cruz) aux propos en apparence décousus et incohérents qu'elle découvre que la fille ensanglantée qu'elle a vue sur la route avant de perdre la carte pourrait bien être la clé de ses tourments ainsi que des coups et blessures que tous croient qu'elle s'inflige à elle-même.

Kassovitz apparaît bien conscient des carences du scénar-

rio de Sebastian Gutierrez, petit traité de psychologie qui fait fi de celle des personnages et où les rares mystères se dissipent sous le poids des bavardages inutiles. Le cinéaste les masque comme il peut avec la dextérité qu'on lui connaît, posant sa caméra dans tous les coins de la cellule de la pauvre possédée, offrant même à Berry l'occasion de se prendre pour James Bond dans une succession de cascades qui rendrait fou de jalousie son ancien partenaire Pierce Brosnan.

La stupidité de cette histoire n'était pas la seule contrainte de Kassovitz puisqu'on se doute bien qu'il n'est pour rien dans le choix d'Halle Berry, qui en fait ici des tonnes pour nous émouvoir et nous glacer le sang. Dans les deux cas, ses efforts sont trop palpables, trop appuyés, pour transmettre un quelconque sentiment de peur. Pour tout dire, on se sent aussi prisonnier qu'elle dans sa cage de verre et d'acier, implorant les fantômes du cinéma de venir nous délivrer de pareil cauchemar faussement gothique, véritablement raté.

## Entre l'animation et la fiction

## THE CAT IN THE HAT

Réalisation: Bo Welch. Scénario: Alec Berg, David Mandel et Jeff Schaffer, d'après le livre de Dr Seuss. Avec Mike Myers, Alec Baldwin, Kelly Preston, Dakota Fanning, Spencer Breslin.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Après *How The Grinch Stole Christmas*, *The Cat In The Hat* (publié en 1957) est le deuxième succès d'édition pour enfants du Dr Seuss porté à l'écran. Cette fois-ci, c'est Bo Welch, designer de production derrière les excellents *Edward Scissorhands* et *Men In Black*, qui en assure la réalisation.

On retrouve d'ailleurs des reflets de l'esthétique surréelle si particulière d'*Edward Scissorhands* dans ce *Cat In The Hat* compte tenu, bien entendu, de l'évolution des effets spéciaux nu-

mériques, ici mis à contribution comme jamais. Le film s'adresse aux enfants et saura les amuser. De leur côté, les adultes seront sensibles aux couleurs acidulées, aux décors kitsch évoquant les années 50, aux costumes déliants, aux effets spéciaux de ce film à cheval entre l'animation et la fiction. Mais à moins d'avoir eux-mêmes été dans leur jeune temps des lecteurs passionnés de *The Cat In The Hat*, ils trouveront sans doute l'intrigue bien simpliste.

Cette histoire de deux enfants, Sally (Dakota Fanning) et Conrad (Spencer Breslin), laissés à la maison avec une gardienne endormie et qui entrent dans un monde de fantaisie quand un grand chat de six pieds (Mike Myers) les y invite, possède un charme un peu suranné. Entre une maman aux allures de Barbie (Joan Walden), un voisin méchant qui soupire après sa main (Alec Baldwin) et un monde adulte qui ne tient pas compte de

leurs besoins, les deux petits héros trouveront la route du rêve aux côtés de ce grand chat, d'un poisson rouge bavard et de deux créatures capricieuses qui nuisent ou aident tour à tour. Mike Myers, un peu trop grimaçant, cabotine dans son rôle de félin maître de cérémonie. Les enfants sont charmants, mais les personnages secondaires, la gardienne par exemple, apparaissent comme étant les mieux dessinés, véritables caricatures que les maquillages et les costumes font ressembler à des personnages de bandes dessinées.

C'est vraiment l'aspect visuel qui intéresse. Les scènes de destruction de la maison, envahie par des globules mauves puis réduite à l'état de ruines fumantes, sont les meilleures du film. Fantaisie pour un très jeune public, *The Cat In The Hat*, conte de fées moderne, manque quand même de substance narrative pour nourrir un adulte bien longtemps.

## VERNISSAGE

## PETITS FORMATS - PLUS DE 40 ARTISTES

AUGER, LISE  
BAUÇAN  
BERNIER, IRÈNE  
BOVIN, MAURICE  
BRUNELLE, LYNE  
BRUNET, SYLVIE  
DROUIN, ANNE  
FALARDEAU, P. HENRI  
FAUCHER, FRANÇOIS  
GINGRAS, JOCELYNE  
GIROUX, MARIE

GOSSELIN, MONIQUE  
LAMOUREUX, LUCE  
LAPOINTE, JEAN PAUL  
LEBLANC, ALBIN  
LECLERC, RAYNALD  
LÉGARE, LOUISE  
MARSY, BERNARD  
MOSONYL, ÉVA  
PICCIOLI, ILIO  
PRIMIANO, PATRICE  
SÉGUIN LEMAY, MARGUERITE

SIMARD, MADONE  
ST-CYR, LISE  
TRUDEL, GÉRALD  
TURMEL, JANET  
VANASSE, MARGUERITE  
et plusieurs autres

SCULPTEURES:  
LAURIN, FRANCINE  
GUAY, CARMEN

EXPOSITION JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE 2003

GALERIE  
**SYMBOLE**  
Art

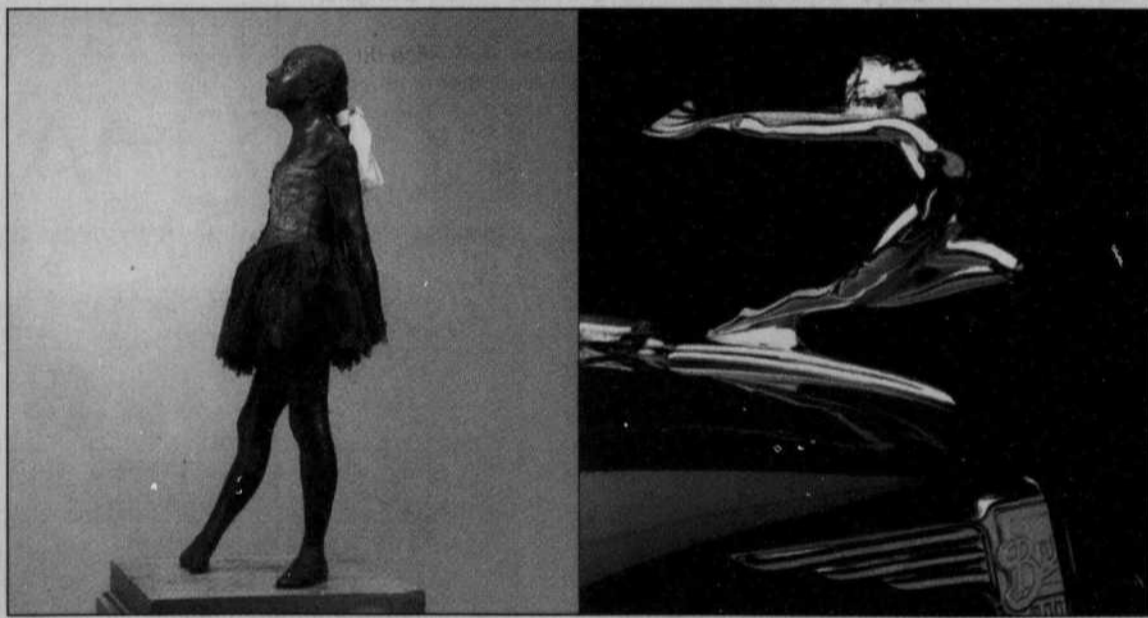
2780, rue de Salaberry • Montréal

(Québec) • H3M 1L3

Téléphone / Télécopieur: (514) 336-2332

Courriel: mmercier@symbole-art.qc.ca

www.symbole-art.qc.ca



# DEGAS & DÉCO

réunis jusqu'au 4 janvier.

Un week-end culturel à Toronto...

Oui, c'est possible.

Un week-end à Toronto, des milliers de choses à raconter. Voyez en exclusivité canadienne deux expositions d'envergure internationale : *Sculptures de Degas*, au Musée des beaux-arts de l'Ontario, et *Art Déco 1910-1939* au Musée royal de l'Ontario. Deux remarquables musées situés au cœur de Toronto, là où se côtoient gastronomie, boutiques branchées et spectacles renommés.

Les billets et forfaits incluant l'hôtel sont offerts exclusivement chez TicketKing.

Composez le 1 800 461-3333 ou visitez le site TicketKing.com



Renseignez-vous sur notre forfait week-end hôtel comprenant des billets pour les deux expositions à partir de 89 \$ par personne\*.



\* Tarifs basés sur une occupation double pour une nuit. Tous les forfaits sont fonction de la disponibilité. Forfaits non offerts si achat en personne. Ces forfaits ne peuvent être combinés avec aucune autre offre ou rabais et ne peuvent être appliqués à un achat antérieur. Les prix incluent toutes les taxes applicables. Valable jusqu'au 4 janvier 2004. Des frais de service peuvent s'appliquer sur les commandes téléphoniques. Ornement de capot, Buick McLaughlin, Canada, 1934. Prêt du Musée canadien de l'automobile, Oshawa. © Brian Boyle, ROM. Edgar Degas, Petite danseuse de quatorze ans, bronze conçu vers 1878-1881, fondu entre 1919-1937. Collection de la Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague. ©2003 Photographe Ole Haupt, Courtesy International Arts, Memphis.

LE DEVOIR

# Cinéma

CINÉMA

## Le nez de la fin

L'année 2003 qui s'achève aura été, sur le plan des parts de marché, la plus prodigieuse de l'histoire du cinéma québécois. À une semaine de la sortie de *Nez rouge*, d'Érik Canuel, le bilan oscille autour des 15 % de fréquentation. En d'autres mots, de tous les billets achetés cette année par les amateurs de salles de cinéma, 15 % l'ont été pour des films québécois, *Séraphin* (recettes de huit millions) et *La Grande Séduction* (6,5 millions), suivis de près par *Les Invasions barbares* (cinq millions), ayant amassé la plus grosse part du gâteau.

À pareille date l'an dernier, *Séraphin*, distribué par Alliance Atlantis Vivafilm, venait de prendre l'affiche. Dans la foulée, Cristal Films, son seul véritable concurrent, lançait ce qu'à la lumière du triomphe de ses trois *Boys* il espérait être le grand succès du temps des Fêtes: *Les Dangereux*. Mal lui en prit. Le film, d'une bêtise sidérante, a été boudé par le public, qui n'a pas mordu à l'hameçon publicitaire. Pourtant, Véronique Cloutier était à l'avant-plan, Stéphane Rousseau également. Le star-système joue parfois de vilains tours à ceux qui misent aveuglément sur lui.

À l'époque, on ignorait encore que le gros mélo de Charles Binamé serait ce blockbuster du temps des Fêtes. On ne savait pas non plus que l'année 2003 qu'il inaugurerait un mois d'avance allait voir le cinéma québécois reprendre ses droits auprès du public. Maintenant que cette donnée est enregistrée — et que les 15 % de parts du marché dépassent de 9 % les attentes formulées par Téléfilm Canada au moment de publier sa nouvelle politique du long métrage, en 2001 —, *Nez rouge* a la lourde responsabilité de maintenir le cap. Il montera seul au front (*Sur le seuil* étant sur son déclin), devant une armée américaine ayant pour colonels Tom Cruise (*The Last Samurai*), Julia Roberts (*Mona Lisa Smile*), Tim Burton (*Big Fish*) et une poignée de sympathiques hobbits (*Lord Of The Ring: The Return Of The King*).

À défaut de savoir distinguer un grand film d'un mauvais, nos deux «majors» locales ont trouvé la recette du succès commercial ou, du moins, sont parvenues à déterminer les principales conditions gagnantes pour y parvenir: décupler les budgets publicitaires, démultiplier le nombre de copies (en flirtant avec les exploitants afin qu'ils ouvrent leurs portes), donner la vedette à des stars de l'humour (dont Patrick Huard dans *Nez rouge*) et, enfin, faire du premier week-end d'exploitation un coup de tonnerre au milieu duquel la critique peut être complètement assourdie.

Cette recette, d'invention américaine, ils l'ont apprise des Américains mais souffraient de ne pas pouvoir la reproduire. Le vent a tourné. Avec sa nouvelle politique récompensant le rendement et favorisant l'augmentation des budgets marketing, Téléfilm Canada leur en a donné les moyens. Comme pour leurs adversaires, «if you can't beat them, join them» est devenu le mantra d'Alliance et de Cristal.

De passage jeudi à l'émission *Aux arts, etc.* de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, le cinéaste André Forcier, qui vient de recevoir le prix Albert-Tessier, fai-



Martin Bilodeau

Nous sommes en quelques années passés d'un cinéma d'auteurs à un cinéma de producteurs, puis de distributeurs

sait à juste titre remarquer qu'au Québec, nous sommes en quelques années passés d'un cinéma d'auteurs à un cinéma de producteurs, puis de distributeurs à exploitants. En d'autres mots, l'offre cinématographique est désormais dictée par la demande du commerce, lequel a souvent le dernier mot (mais rarement raison avec le recul de l'histoire).

Mais revenons pour conclure à l'état de grâce que traverse le cinéma québécois. Celui-ci est arrivé spontanément, par la convergence d'une multitude de facteurs (la publicité en est un) et la qualité de films grand public (comme *La Grande Séduction*). Comment, désormais, prolonger le moment? Comment contrôler un phénomène incontrôlable en dehors de données économiques et stratégiques dont *Les Dangereux* ont démontré la fragilité?

Depuis le succès-surprise d'*Amélie Poulain* en 2001, le cinéma français a perdu du terrain dans son propre réseau. En effet, sa part de marché est passée à 34 % en 2002 contre 41 % l'année d'avant. La situation là-bas s'est stabilisée, comme à Hollywood après *Titanic* et comme ici sans doute au cours de la prochaine année. Espérons toutefois qu'on ne regardera pas les films de demain avec dans les yeux la nostalgie des succès d'aujourd'hui, comme on l'a fait dans les années 90, où tous les films québécois étaient mesurés au succès du *Déclin* et d'*Un zoo la nuit*.

## Histoire d'amour chez Nez rouge

Érik Canuel veut d'abord toucher le cœur des gens

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il lance une comédie romantique qui entend conquérir l'audience du temps des Fêtes. *Nez rouge*, qui donne la vedette à Patrick Huard, Michèle Barbara Pelletier et Pierre Lebeau, prendra l'affiche la semaine prochaine, mais déjà la publicité omniprésente invite le public à célébrer Noël en sa compagnie devant l'écran.

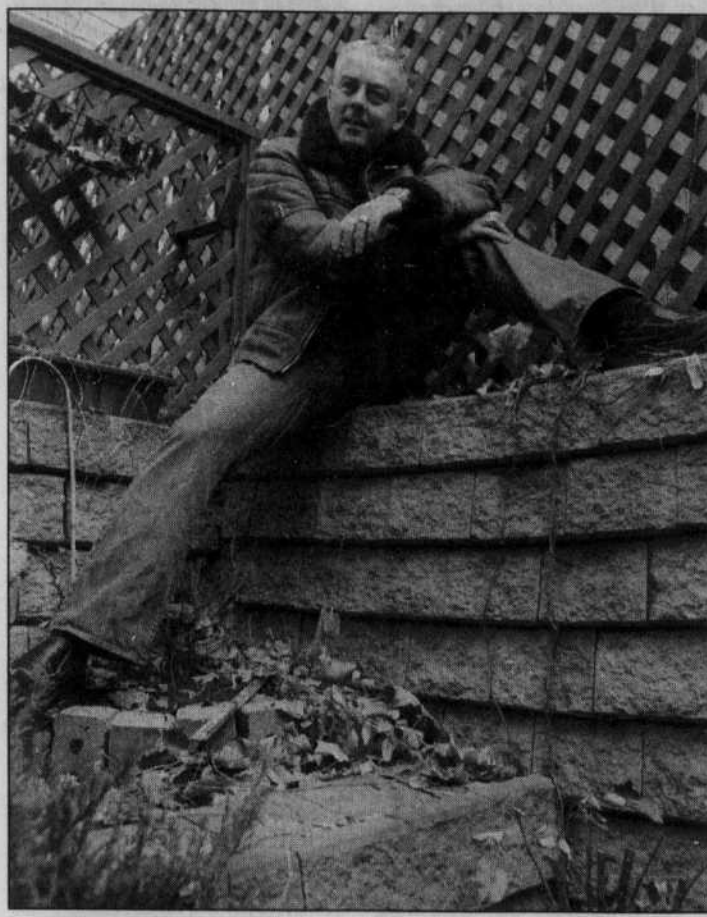
Enfant de la balle, Érik Canuel vient d'une famille de comédiens. Il est le fils d'Yvan Canuel et précise d'ailleurs avoir grandi en partie dans un monde imaginaire, tant il fréquentait les planches et ses coulisses. Le cinéaste québécois affirme n'avoir aucun préjugé contre le cinéma populaire, ni contre les comédies romantiques en particulier. À ses yeux, son *Nez rouge* relève davantage de l'école britannique du genre (*Nothing Hill*, *Bridget's Jones Diary*, etc.), qui insufflé de la finesse entre les émotions, tout en s'inspirant aussi des romances américaines à la *When Harry Met Sally* et à la *Serendipity*. «Avec un humour un peu slapstick par moments, mais aussi des côtés très québécois où les gens vont se reconnaître.» Mélange d'influences, donc.

Érik Canuel ne se fait guère d'illusions: «Le grand public ne s'intéresse pas à l'intellectualisme porté à l'écran. Dans ces types de films, il manque l'émotion, mais on touche d'abord les gens par le cœur. À nous ensuite d'insuffler la volonté de s'ouvrir.»

Le cinéaste de *Nez rouge* admet que sa comédie romantique de Noël n'est pas une porte ouverte sur de grandes réflexions mais ajoute qu'elle donne du moins envie de croire à ses rêves et aux valeurs du partage. «Mon film dit: laissez la magie de la vie vous animer.»

### Tourner...

Après des années dans le vidéoclip et la publicité et beaucoup d'œuvres télévisuelles, Érik avait en 2000 réalisé la très amusante comédie *La Loi du cochon* sur un brillant scénario de Joanne Arseneau. «Mais un scénario comme ça, on en reçoit un par dix ans, dit-il. Or il faut que je tourne.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le cinéaste québécois Érik Canuel affirme n'avoir aucun préjugé contre le cinéma populaire, ni contre les comédies romantiques en particulier.

M'arrêter quatre ans pour réfléchir à un film, mettons que je ne suis pas rendu là. D'ailleurs, mon prochain film, *Le Dernier Tunnel*, une histoire de bandits doublée d'un drame psychologique, avec Michel Côté et Jean Lapointe, sortira en salle en mars prochain. Ensuite, j'embarque dans l'aventure de l'adaptation du Survenant, que je vais réaliser à ma manière. Le film ne ressemblera pas à *Séraphin* mais sera du genre Leone rencontre Ridley Scott à la Canuel, avec une dimension poétique.» Tout un programme! Il garde aussi dans sa manche un scénario qui prévoit des vedettes américaines: l'histoire d'un médecin sans frontières qui se fait kidnapper au Kosovo.

Retour à *Nez rouge* dont Érik Canuel a pris au vol le scénario de Sylvie Pilon et de Sylvie Desrosiers. «Je suis un réalisateur de

commande, mais la commande devient mienne, reconnaît-il. Alors, je me suis accaparé le scénario. C'était au départ davantage une série de sketches. Or ce qui m'intéresse, c'est l'histoire et le développement des relations entre les personnages principaux. Si bien qu'on a transformé beaucoup de choses.»

L'intrigue de *Nez rouge* repose sur le duo d'une écrivaine (Michèle Barbara-Pelletier) et du féroce critique qui a jadis épinglé sa première œuvre (Patrick Huard), avec histoire d'amour en bout de course, sur fond de bénévolat dans le temps des Fêtes pour l'organisme *Nez rouge*.

Érik Canuel assure n'avoir rien contre les critiques. «Ce n'est pas un film pied de nez. La critique est un métier qui se pratique bien ou mal. Il y a des gens méchants là c o m m e ailleurs. Le personnage de Michèle Barbara-Pelletier a une idée toute faite sur le critique qui lui fait face. Mais son cœur lui dicte autre chose. Quant à celui qu'incarne Patrick Huard, il a cessé d'écouter son cœur. Tous deux vont être amenés à laisser tomber leurs réserves.»

« Mon film dit: laissez la magie de la vie vous animer »

Le cinéaste a eu les comédiens qu'il désirait, Michèle Barbara Pelletier, qu'il considère comme une des meilleures comédiennes de sa génération, Pierre Lebeau, auquel il tenait mordicus dans le rôle de l'optimiste à tout crin qui aide les autres à s'aimer. Érik Canuel considère que Patrick Huard a le sens du timing propre à la comédie tout en étant capable d'atteindre l'émotion.

«Il est plus difficile de jouer la comédie que le drame et les acteurs comiques méritent qu'on leur lève notre chapeau.» estime-t-il.

# ★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 22 AU 28 NOVEMBRE 2003

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages  
★★★★★★ **4 à 6**

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages  
★★★★★★ **7 à 14**

dans L'AGENDA culturel

Du réalisateur de **L'AUBERGE ESPAGNOLE**

Entre «Reservoir Dogs» et «La Bande à Bonnot» Marie Gillain, est savoureuse du début à la fin!  
— Philippe Rezzonico, Jnl de MtI

...que c'est plaisant de voir un film avec autant de haute voltige!  
— Mathew Hays, Mirror

...Une belle petite collection de gags très drôles!  
— Francis Bolduc, Echos Vedettes

...ce film, enfin de compte, on serait plutôt pour...  
— Aleks K. Lepage La Presse

NI POUR NI CONTRE (bien ou contraire) en 16 et 18 ans

À L'AFFICHE! PARISIEN MAISON DU CINÉMA STE-ADELE SHERBROOKE

Sylvie Drapeau  
Frédéric de Grandpré

## LE PIÈGE D'ISSOUDUN

FILM DE MICHELINE LANCOT

Produit par ANDRÉ GAGNON Écrit, réalisé et monté par MICHELINE LANCOT Image NICOLAS BOLDUC Son YVAN BENOIT Conception sonore RAYMOND VERMETTE Musique FRANÇOIS LANCOT Direction artistique ERIC BARBEAU MYRIAM BÉLANGER Production déléguée MICHEL SÉRY CAROLE MONDELLO

à l'affiche en exclusivité au

tous les jours : 13h00 - 17h00 - 21h00

www.allianceatlantisvivafilm.com

GAGNANT Meilleur premier film - Meilleure actrice - TRIBECA FESTIVAL DE NEW YORK

EN NOMINATION pour le meilleur premier film de l'année - PRIX LOUIS DELLUC - FRANCE

«UN PUR ENCHANTEMENT!»  
Béverine Kandelman, VOIR

★★★★ «TOUCHANT, DRÔLE... COUP DE CHAPEAU POUR L'AUDACE ET L'ORIGINALITÉ!»  
Paul Villeneuve, Le Journal de Montréal

Il est plus facile pour un chameau...

Valeria BRUNI TEDESCHI  
Chiara MASTROIANNI  
Denis PODALYDES

Valeria BRUNI TEDESCHI  
Jean Hugues ANGLADE

AVEC LA PARTICIPATION DE Lambert WILSON & Roberto HERLITZKA

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN CINÉMA Beaubien 2306, Beaubien E. 721-6000

www.ridm.qc.ca

# RENCONTRES INTERNATIONALES DE DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL 2003

14 et 23 novembre